

pen
CLUB FRANÇAIS

N° 32
février 2021



LA LETTRE D'INFO



Cercle Littéraire International, l'un des Centres du PEN International

Organisation mondiale d'Écrivains accréditée auprès de l'UNESCO

99, rue Olivier de Serres – 75015 PARIS

Courriel : francais.penclub@neuf.fr

L'infolettre du P.E.N. club français

N°32 – février 2021

Sommaire

<u>Éditorial par David Ferré : <i>Un premier centenaire : le temps suspendu</i></u>	p. 3
<u>Contribution au Centenaire par Sylvestre Clancier</u>	p. 5
<u>Échos d'un colloque : Écrire entre les langues</u>	p. 12
<u>Grand Prix de la Critique littéraire P.E.N. Club français / Brasserie Lipp</u>	p. 29
<u>À l'honneur : Lise Gauvin</u>	p. 39
<u>Nuit de la lecture en Roumanie</u>	p. 42
<u>Bled 2021</u>	p. 45
<u>Communiqués du P.E.N. Club français (Haïti, Maroc, Russie, Biélorussie)</u>	p. 47
<u>Divers messages et communiqués du PEN international</u>	p. 61
<u>Les membres du P.E.N. Club français publient</u>	p. 67
<u>Naissance d'un salon de poésie : Valbonne</u>	p. 68
<u>Le P.E.N. Club français : Adhésion et charte</u>	p. 69

Directeur de Publication : Antoine Spire
Couverture et vignettes : Colette Klein

Maquette : Jean Le Boël

ÉDITORIAL



Un premier centenaire :
le temps suspendu
par David Ferré

2021 n'est pas une année comme les autres. C'est celle du centenaire du PEN club. Le temps passe, a passé, et le projet qui naquit alors à Londres, suite aux désastres de la première guerre mondiale (Catherine Amy Dawson, John Galsworthy et H.G Wells), puis à Paris (Anatole France en fut le premier président) a fait un long voyage. Célébrer une telle durée n'est pas des moindres au XXI^e, siècle posthume du temps perdu.

La littérature, le roman, la poésie, l'essai, le théâtre, autant de genres qui nous renvoient à la diversité du monde, à savoir des citoyens qui le constituent. Ces citoyens dont les libertés sont inégales, mais qui aspirent à la liberté d'exister librement, au-delà de toutes formes de communautarismes sclérosant l'infinie richesse de la nature humaine. En fin de compte, la beauté et la justice face à la laideur et au mal. Pourtant, le siècle passé, tout comme le commencement de celui que nous habitons n'ont pas échappé à l'horreur, qu'elle soit mondialisée ou *minuscule*ment invisible.

Mais le temps, disais-je, passe, il file, et il n'est pas toujours aisé de se souvenir, bien que cela soit essentiel à la survie des générations à venir. Cette raison a conduit le PEN club français à réfléchir encore et toujours à la question que pose la littérature et ses diverses formes au cœur d'une cartographie où la liberté, d'expression, politique et poétique ne cesse de combattre l'hydre qui incessamment surgit ici et là.

Pour cela, il faut de la force, mais surtout de la volonté, et l'ensemble du comité directeur s'est rassemblé autour de la célébration d'un temps à venir, de telle sorte que le souvenir passé se métamorphose en un temps futur. Le quotidien n'est pas en marge du monde des arts et des lettres qui œuvre à travers les langues à reconnaître que l'humanité lutte sans relâche pour son bien le plus précieux.

Moult activités et événements donc en cette fantastique année, ce *kairos* grec qu'il faut saisir pour renouveler la pensée, le dialogue et la plénitude des femmes et des hommes qui jamais ne se rendront. Des événements complémentaires, en harmonies, à travers divers supports (colloque, filmographique, radiophonique, éditorial, rencontres¹) pour tisser l'image que toutes et tous colportent par le regard : écrire, c'est lire, et lire, c'est écrire car Babel ne tient que par cet invisible mouvement d'une modernité inouïe.

Pour partager ce temps qui dure et celui qui pointe, il nous a semblé nécessaire d'amorcer un mouvement rétroactif et propulsif à la fois, à savoir réapprendre à regarder le passé et l'avenir à travers le prisme du présent, un temps suspendu pour continuer à vivre.

DF

¹ L'ensemble de nos manifestations sera annoncé dans notre section « Centenaire » dans les successives infolettres, les réseaux sociaux, et sur le prochain site du PEN français.

Le PEN Club français a cent ans

Contribution de Sylvestre Clancier, président d'honneur du PEN club français, au centenaire du PEN (1921 -2021)

L'effroyable guerre mondiale de 1914-1918 a ravagé l'Europe. Plusieurs millions de tués, de mutilés à vie, des centaines de milliers d'autres meurent dans les années 20 des suites de la guerre. Une génération entière est décapitée, les espérances humanistes et pacifistes portées par des élites artistiques et intellectuelles dans chacune des nations européennes sont naufragées – on se souvient de l'odieux assassinat de Jean Jaurès, à Paris, à la veille de la déclaration de guerre, assassinat qui demeurera impuni, le meurtrier étant acquitté quelques années plus tard – c'est dans ce terrible contexte (celui également d'un climat revancharde, il n'est qu'à regarder le dépeçage infligé aux nations vaincues et les terribles réparations de guerre imposées à la République allemande par la France) qu'en 1921, quelques écrivains, hommes et femmes de convictions humanistes et pacifistes à Londres en particulier, Catherine Amy Dawson, John Galsworthy et H.G. Wells et à Paris, autour d'Anatole France, de Paul Valéry, des écrivains de la NRF, de Jules Romains qui passera à la postérité comme le mémorable auteur des *Hommes de bonne volonté*, décident de former un cercle littéraire humaniste et pacifiste destiné dans un esprit universaliste à jeter par-delà les nations des ponts favorables à la paix et à la liberté d'expression dans le monde : la littérature ignorant les frontières, se défiant des idéologies et rassemblant à travers ses valeurs les meilleurs esprits porteurs d'un projet de civilisation universelle et émancipatrice.

Londres et Paris donc comme foyers fondateurs du P.E.N. Club, auxquels s'agrègent très vite d'importants écrivains d'autres nations européennes près à former à leur tour des P.E.N. Club dans leur propre pays.

Notre premier président français, Anatole France, immense romancier humaniste, meurt peu après, en 1924, la nation lui accorde des funérailles nationales au Panthéon.

Paul Valéry relève le gant et vaillamment pendant plus de dix ans, à l'heure de la montée des périls fascistes et nazis en Europe, œuvre courageusement à l'entretien de liens féconds entre de nombreux écrivains européens humanistes comme John Galsworthy, H.G. Wells, Stefan Zweig et Rainer Maria Rilke. Jules Romains lui succède jusqu'à la guerre en tant que président du P.E.N. Club français et devient

également Président de la Fédération Internationale P.E.N. C'est à ce double titre qu'il accueille à Paris, le 20 juin 1937, le XV^{ème} Congrès international des P.E.N.

C'est aussi à Paris le moment de l'exposition universelle et de l'inauguration du nouvel édifice Place du Trocadéro aux frontons duquel des pensées et maximes de Paul Valéry sont gravées en lettres d'or. Voici quelques extraits de l'allocution prononcée par Jules Romains à cette occasion : « Une première maxime se gravait au fronton de notre institution : **L'ESPRIT N'EST PAS MOBILISABLE...** La lutte des idées réclame la paix des peuples comme terrain naturel, tandis que la guerre des idéologies c'est un camouflage en même temps qu'une préparation de la guerre tout court !...

« ...Nous n'acceptons aucun prétexte pour que ces droits de l'esprit soient suspendus ; parce ce que nous savons bien que, si l'on en accepte un seul, il s'en découvrira bientôt mille. Toutes les circonstances deviendront exceptionnelles, toutes les situations deviendront de salut public lorsqu'il s'agira d'obtenir de l'esprit un silence ou un acquiescement commodes. Les mesures présentées comme provisoires s'éterniseront. Il se créera une prescription des droits de la pensée et de la littérature. Or, si nous, Fédération P.E.N., n'avons pas hélas le pouvoir de remettre les choses en ordre dans tous les cas, nous avons du moins, celui d'assurer, par des actes appropriés, l'interruption de la prescription. »

L'année suivante, en 1938, le XVI^{ème} Congrès de la Fédération Internationale P.E.N. réunissait à Prague plus de 200 écrivains de plus de 20 pays. Jules Romains y conduisait une importante délégation d'écrivains français (une bonne vingtaine) comparable à la délégation des écrivains anglais. De nombreux écrivains ayant fui le régime nazi se trouvaient également à Prague. Le Congrès apporta un important soutien moral aux Tchèques et aux Slovaques, malheureusement les politiciens déçurent les espérances.

Pendant l'occupation nazie en France, ce fut Benjamin Crémieux, le Secrétaire général du P.E.N. français un écrivain exemplaire par son courage et son abnégation qui entreprit de sauver des dizaines d'écrivains étrangers réfugiés en France, il fut en définitive arrêté et déporté et mourut dans les camps de la barbarie nazie.

À la Libération de Paris, Paul Valéry reprit pour un temps le flambeau en acceptant de nouveau la présidence du P.E.N. français, mais en raison d'une santé défaillante, il mourut prématurément en juillet 1945, alors même qu'il venait d'être envisagé de lui confier la présidence de la nouvelle République française en raison de sa haute valeur morale. Jean Schlumberger, un écrivain irréprochable et de haute exigence éthique, proche d'André Gide et du groupe fondateur de la NRF, lui

succédera jusqu'en 1951. Puis ce sera André Chanson, autre écrivain protestant, qui assurera la relève et deviendra également Président de la Fédération Internationale P.E.N. En 1959, Yves Gandon, homme de lettres influent qui exercera en même temps la présidence de la Société des Gens de Lettres de France assumera la présidence du P.E.N. français jusqu'en 1973. Avec Pierre Emmanuel, autre grand écrivain et poète résistant, membre de l'Académie Française, qui vient de présider la Fédération Internationale des P.E.N., le P.E.N. Club français dont il devient président s'installe au cœur de Paris, derrière l'Hôtel de Ville, où il peut accueillir en résidence des écrivains venus de l'étranger. Mon père, Georges-Emmanuel Clancier, connu également pour sa résistance intellectuelle pendant la guerre et l'occupation nazie, lui succède jusqu'en 1979, avant de prendre la tête de la représentation française au sein de l'UNESCO, à Paris. Ensuite, pendant dix ans, René Tavernier, autre écrivain résistant, fondateur à Lyon de la revue *Confluences* pendant la guerre, lui succède et deviendra, en 1989, Président de la Fédération Internationale P.E.N. Avant cela, il organise avec la participation de mon père et l'intervention très efficace du nouveau Secrétaire International des P.E.N. Jean Blot (Alexandre Blokh), le Congrès mondial des P.E.N. à Lyon en 1981. La romancière Solange Fasquelle lui succède de 1990 à 1993, puis le poète et éditeur Jean Orizet de 1993 à 1999. Cette même année, Jean Blot, qui n'est plus depuis deux ans le Secrétaire International des P.E.N., est élu à la présidence du P.E.N. Club français. Étant moi-même déjà membre élu du Comité, j'en deviens alors le Secrétaire Général. Nous exercerons l'un et l'autre dans ces fonctions deux mandats de trois ans, avant ma propre élection à la présidence du P.E.N. français, fin 2005.

À cet instant, il nous faut souligner le rôle considérable qu'a joué Jean Blot dans le développement de la Fédération Internationale des P.E.N. En effet, ayant travaillé aux Nations-Unies depuis l'après-guerre et devenu dans les années 70 l'un des directeurs de l'UNESCO, c'est lui qui recommanda au romancier Mario Vargas Llosa, ayant travaillé à l'UNESCO et étant président de la Fédération Internationale P.E.N. d'en faire la grande organisation mondiale d'écrivains agréée et reconnue par l'UNESCO. Jean Blot étant quelques années plus tard devenu le Secrétaire International de cette organisation contribuera à son développement, avant d'être élu comme mon père Georges-Emmanuel Clancier Vice-président international.

C'est ce même engagement du P.E.N. Club français au sein des instances du PEN International que j'ai moi-même à mon tour repris au 21^{ème} siècle pendant une quinzaine d'années, en exerçant notamment deux mandats électifs au sein du Comité exécutif du PEN International qui m'ont notamment permis d'être le rapporteur des nouveaux statuts adoptés à Berlin, lors du Congrès mondial en 2006 et de proposer

et soutenir la création de nouveaux centres PEN, notamment ceux des Ouighours et des tibétains en exil, des nord-coréens en exil, de la Grèce, d'Israël, du Maroc et de l'Occitanie. En 2016, j'ai dû reprendre un mandat de Président par intérim de notre PEN Club, en raison du départ pour cause de maladie de mon premier successeur, Jean-Luc Despax, et cela jusqu'au 18 janvier 2018. Mon second successeur a été Emmanuel Pierrat, avocat, auteur d'un pertinent essai sur les nouvelles formes de censure.

Le 16 septembre 2020, Antoine Spire, le brillant journaliste culturel et humaniste engagé, lui a succédé à la présidence de notre PEN. Il était déjà, ces dernières années, un actif vice-président aux côtés de la jeune poète franco-roumaine internationalement reconnue, Linda Maria Baros, de Malick Diarra, écrivain humaniste franco-sénégalais et de Philippe Pujas qui fut, au début de ce siècle, un efficace secrétaire général, d'abord adjoint, puis en titre.

Je suis très heureux de constater qu'en ce début d'année 2021, année du centenaire de notre fondation, notre nouveau Président, Antoine Spire, avec toute l'équipe du Comité directeur et de nombreux membres de notre Pen associés à nos travaux, accroît l'efficacité et la renommée de notre institution en Europe, au sein de la Francophonie et à l'International.

La cinéaste Martine Lancelot qui a réalisé pour notre centenaire un important film documentaire constitué d'entretiens autour des valeurs que nous défendons avec de nombreux écrivains français et étrangers, film qui sera projeté au second semestre 2021, nous a dit avoir été saisie, tout au long de la réalisation de son film, par l'importance et la valeur fondamentale des engagements humanistes portés par l'ensemble des écrivains contemporains membres de notre PEN ou de bien d'autres PEN.

Sylvestre Clancier

Président d'honneur du PEN français
Ex membre du Comité exécutif du PEN International



Sylvestre Clancier en lecture à l'Hôtel de Massa



(Colette Klein : *Sacre*)

ÉCHOS D'UN COLLOQUE

Pendant cinq visioconférences, du 12 janvier au 9 février 2021 s'est tenu le colloque sur Écrire entre les langues *Droits et devoirs de l'écrivain contemporain*.

Nous vous en proposons, non les actes, mais quelques contributions.

12 janvier Propos introductif par Antoine Spire

1) Selon la Bible, les hommes de Babylone ne parlaient qu'une seule langue et ne formaient qu'un seul peuple. Un jour, leur vint à l'idée de construire une tour qui atteindrait les cieux par sa hauteur, et leur permettrait ainsi d'accéder directement au Paradis. On nomma cette tour la « tour de Babel », « babel » signifiant « porte du ciel ». Mais Dieu, les trouvant trop orgueilleux, les punit en leur faisant parler des langues différentes, si bien que les hommes ne se comprenaient plus. Ils furent alors contraints d'abandonner leur entreprise et se dispersèrent sur la Terre, formant ainsi des peuples étrangers les uns des autres. Babel, condamnation qui, paradoxalement, devient un appel à enrichir sa langue des autres langues à écrire entre les langues.

2) Il est essentiel de tenir compte de la diversité linguistique et dialectale 5 à 6000 langues parlées L'extinction accélérée aujourd'hui d'idiomes de la surface du globe due entre autres causes à la globalisation est un fait aussi préoccupant que celle des espèces vivantes. Perte de langue signifie perte de patrimoine culturel de l'humanité. Derszö, intellectuel hongrois, écrit à propos des langues artificielles, telles le globish english dont il se détournait : « Issues de laboratoires de la raison, elles ne fanent jamais, mais sont incolores et inodores Or, ce qui fait le charme des langues, c'est leur aspect humain. Des générations entières y ont la trace de leur vie. Les mots sont des reliques sanctifiées par la souffrance et défigurées par la passion. Les règles d'autrefois sont devenues exceptions et de superbes métaphores sont nées de simples malentendus. Les langues sont des trésors millénaires où sont déposés nos souvenirs familiaux ». La langue anglaise est plus facilement technique et commerciale alors que la langue allemande accompagne mieux la référence philosophique. Le français est facilement lyrique et abstrait, là où l'espagnol est plus concret. Comme le dit Claude Hagège : 'Les langues sont bien davantage que des espèces vivantes. Elles sont situées au plus profond de l'humanité Une langue est aussi une certaine façon de ressentir, d'imaginer et de penser ». Face à la mondialisation, la lutte pour la pluralité des langues est une des formes de l'action humaine contre le cours apparemment

inéluçtable des choses du monde. L'expansion d'une langue au détriment d'une autre est toujours le fait de facteurs politiques et économiques.

Comment ne pas percevoir la diversité des concepts, des expressions pour percevoir et rendre compte ?

3) Comment l'écrivain se sert de la diversité des langues pour écrire la sienne ? Il puise dans la richesse des langues pour dire le réel.

4) Il s'agit de s'ouvrir aux poétiques des langues d'ailleurs pour s'éduquer. Il nous faut rechercher la mixité linguistique .et nous appuyer sur la souplesse des langues qui telles le créole mélangent les vocables et les expressions.

Sans doute faut-il faire appel plus que jamais à toutes les initiatives individuelles sans pour autant renoncer à leur coagulation, à leur articulation avec celles d'autrui .Et pour ce faire, devenons des héros au sens qu'André Gide donnait à ce mot dans son Thésée : « Icare était dès avant de naître et reste après sa mort, l'image de l'inquiétude humaine, de la recherche, de l'essor de la poésie que durant sa courte vie il incarne. Il a joué son jeu comme il se devait, mais il ne s'arrête pas à lui-même. Ainsi advient-il des héros .Leur geste se perpétue et, repris par la poésie, par les arts, devient un continu symbole »

Il s'agit ici de louer le symbole du métissage. D'une certaine façon, la situation de crise que nous vivons nous appelle tous, chacun dans son genre, à devenir cette sorte de héros, à poser des actes qui prennent tout leur sens en inscrivant nos individualités dans ce que je souhaite appeler un livre de vie. Aussi paradoxal que cela paraisse, ce qui a le plus changé dans nos vies avec cette pandémie, c'est l'urgence d'une expression mieux élaborée de ce que chacun de nous comprend et ressent. Il faudrait que chacun ait le loisir de recourir à l'écriture (après avoir lu, bien sûr) pour dire sa perception du monde et des principaux enjeux de l'époque que nous vivons. D'où un changement profond exigé par la situation que nous vivons : il nous faut apprendre à lire et à écrire dans le cadre d'une herméneutique existentielle. Ici, il faut suivre Gadamer qui dans « Vérité et méthode » écrit : « Une conscience formée à l'école de l'herméneutique doit donc être ouverte dès l'abord à l'altérité du texte. Mais une telle réceptivité ne présuppose ni une neutralité quant au fond ni surtout l'effacement de soi-même mais inclut une appropriation qui fasse ressortir les préconceptions du lecteur et les préjugés personnels... ». Il s'agit donc d'investir intelligence rationnelle et émotions dans la lecture et l'écriture pour produire des significations nouvelles des mélanges de mots et de sens. Plus encore, il s'agit d'une lecture qui révèle au lecteur son intériorité et permet un échange approfondi entre les perceptions de celui qui lit et de celui qui a écrit le texte. Ce que dit le biographe est le factuel de l'existence, mais l'écriture façonne ces faits, leur donne une dimension jusque-là non prévue. Quand l'arrangement de mots dit le réel, il dit plus que le réel ; et notre vie change si nous prenons la mesure de la portée du langage. C'est la raison pour laquelle la littérature est ce qui importe le plus pour changer la vie, car la

littérature c'est l'art de dire sans dire, comme le suggère Marc Alain Ouaknin dans « Bibliothérapie ». Le secret des textes ne se dévoile qu'à la lumière de l'intelligence de celui qui lit. Il ne s'agit donc pas seulement d'aligner les lettres, les mots et les phrases, mais aussi de faire trembler la langue pour lui faire cracher une partie de son secret. Il faut passer par les mots, investir le langage, faire fonctionner la langue pour entrapercevoir les précipices de sens jusqu'ici cachés. Ajoutons que les sens sont bien évidemment pétris d'émotions et de sensibilités mêlées.

Quelques questions :

On a cru et on croit encore qu'une langue unique pourrait porter la parole de tous : le seul résultat est un terrible appauvrissement intellectuel .Le drame, c'est que beaucoup d'Européens sont prêts à sacrifier leur langue à la mondialisation, au *business*, à l'argent au profit. Le *cash flow* plutôt que l'héritage culturel. La collaboration complaisante plutôt que la dignité. Tout aussi funeste, le snobisme des diplomates, intellectuels ,artistes européens, notamment français qui s'expriment à l'étranger en anglais parce que cette langue fait plus chic, plus moderne plus jeune, plus *jazzy*. Encore un effort et certains auront honte de parler leur langue maternelle.

Alors, tout serait-il fichu? Non, si les Européens, les Français, en particulier, prennent conscience que pour promouvoir leur langue et leur culture, il faut promouvoir la langue et la culture des autres. Faire de la diversité une richesse, une chance et non une contrainte : c'est le combat de notre Pen Club

AS



Antoine Spire, Président du PEN Club français

Fulvio Caccia : *Écrire entre les langues : droits et devoirs de l'écrivain contemporain ou La lettre volée à l'heure de sa mondialisation.*

Cher amis,

Je remercie Antoine Spire pour sa présentation inspirée et toujours érudite, ainsi que la SOFIA qui nous donne la possibilité d'organiser ces manifestations. Permettez-moi de vous présenter à mon tour mes vœux en ce début d'année qui ouvre peut-être une ère nouvelle avec ses peurs et ses périls, mais aussi avec des perspectives inédites et pleines d'espoir. Et notamment par cette nécessité de devoir nous réinventer dans la forme comme dans le fond. C'est d'ailleurs dans cette vision que j'entends inscrire cette communication qui ouvre ce cycle de rencontres initialement prévu l'automne dernier et que la pandémie nous oblige à décliner sous forme de visio-conférences tout le long du mois.

Je dirai aussi en préambule que cette réflexion découle de mon essai publié en 2018 aux éditions *Laborintus* intitulé « Diversité culturelle, vers l'état-culture » Il a été préfacé par Jean Musitelli que je salue et qui fut l'un des artisans de la Convention sur la défense et la promotion de la diversité des expressions culturelles de l'Unesco, ratifiée par plus de 150 pays membres depuis 2005. Elle est aussi à l'origine de mon engagement auprès des associations de l'éducation populaire et plus récemment du collectif *Linguafranca*, co-partenaire de cette rencontre et qui défend la littérature transnationale. De cette littérature transnationale et translinguistique, il en sera largement question dans ce colloque. Pourquoi ? parce que les langues, nos langues nous obligent. Et plus encore quand nous sommes écrivains. Elles délimitent le périmètre de nos droits et de nos devoirs.

Dans la période compliquée que nous traversons, il est nécessaire de les revisiter. Comment ? en les mettant en rapport avec le fait d'écrire. Écrire entre les langues renvoie en effet au livre *Penser entre les langues* du philosophe Heinz Wismann que je salue également. Or cette affirmation, écrire entre les langues, peut aussi être entendue comme question. Pour ma part, cette injonction/interrogation est au cœur de ma démarche d'écriture. Comment pouvait-il en être autrement, moi qui suis né Italie, puis suis devenu citoyen canadien de sensibilité québécoise et puis enfin français. Ne voulant récuser aucune de ces appartenances, j'ai essayé de les traduire au sens propre et elles figurent autant dans ma poésie que dans mes fictions. C'est donc naturellement que je me suis retrouvé au PEN CLUB, la plus internationale des organisations d'écrivains de l'hexagone.

Mes interventions ici comme dans mes engagements associatifs dans le domaine de l'éducation populaire en découlent. Plusieurs d'entre vous se souviennent des deux colloques importants que j'ai eu l'honneur d'animer avec mes camarades du Comité de la diversité linguistique : l'un en 2018, à l'Institut culturel italien, et l'autre en 2019, à la Maison de l'Europe, au moment des élections du parlement européen, sur le thème de l'Europe à l'épreuve de ses langues où est intervenu justement Heinz Wismann. Car « écrire entre les langues », c'est penser et faire surgir la conscience de l'inconscient qui nous constitue et dont un célèbre psychanalyste nous a appris qu'il était « structuré comme un langage ». Voilà pourquoi écrire entre les langues, c'est tout bonnement écrire et, aurait ajouté Édouard Glissant, en présence des autres langues !

Cette pentecôte laïque (j'y reviendrai) ne requiert pas d'annexer les autres langues, bien au contraire, mais de chercher ce qui est commun en elles. Une préoccupation d'ailleurs qui est inscrite dans l'objet constitutif de notre association, tel qu'il a été rédigé par Anatole France et qui se lit comme suit dans son article 2 « le but de la Société est de former un cercle d'écrivains de langue française qui s'appliquera à établir des relations personnelles entre écrivains français et étrangers, et à faciliter de toutes manières une pénétration réciproque des littératures françaises et étrangères »... Un peu plus loin, l'article précise « que la société a également pour vocation la défense des libertés d'expression et de création en France et dans le monde. » Je ne m'étendrai pas outre mesure sur la prépondérance qu'a prise le second sur le premier. Cela participe à mon avis d'une tendance de fond de nos sociétés qui se judiciarisent à grande vitesse sous la pression démultipliée de la culture du divertissement, des réseaux sociaux et de l'ultra-libéralisme.

Nous pouvons ainsi mesurer l'ampleur de la tâche qui nous incombe pour faire entendre notre voix non pas simplement du point de vue du droit, mais également du point de vue, cardinal à mes yeux, de sa valeur expressive. Car telle est cette « lettre volée » au sens propre et figuré, évidente aux yeux de tous, mais que l'on finit par ne plus voir.

Pourtant cette approche comparatiste vient de très loin ; elle a comme fondement l'amour de la langue. Déjà dans les années trente, notre président d'alors, Paul Valéry, se félicitait de voir l'amour de la langue servir de dénominateur commun entre les écrivains du Pen club international. Cet amour de la langue se trouve aussi dans l'avènement et la diversification des langues sur notre continent. Il fonde la république des lettres dont nous sommes les héritiers comme de l'humanisme et de la pensée critique qui lui sont consubstantiels. Faut-il ajouter que l'un et l'autre ont servi de déclic au décollage politique, littéraire, économique, militaire et scientifique

de l'Europe avant qu'ils en deviennent l'alibi, la bonne conscience de sa volonté de puissance, pour dominer les autres cultures et les autres peuples ?

Or, à l'origine, tel n'était pas le cas. C'est l'amour de la langue, langue orale et populaire « la langue que l'on boit avec le lait de la nourrice », qui allait conduire un Dante dont nous célébrons cette année le 700^{ème} anniversaire de sa disparition, à inventer de toutes pièces sa langue de la poésie. Pour ce faire, il a utilisé les autres idiomes du pourtour méditerranéen, faute de s'appuyer sur une langue de la cour (entendez par là une langue politique suffisamment forte pour s'imposer). Le constat de cette défaillance – une langue impériale comme le fut le latin au bas moyen-âge – a ouvert une brèche où se sont engouffrés les vernaculaires européens pour s'affirmer et créer à leur tour des langues poétiques qui deviendront langues de la Cité et donc ensuite, par un long détour, langues nationales.

Mais aujourd'hui à l'heure de la pandémie et des réseaux sociaux où l'on assiste, pantois et esseulé, à ce que Nietzsche appelait « l'inversion de toutes les valeurs, que peut donc la littérature ? Car la littérature est une entreprise qui naît d'une liberté individuelle affirmée qui contribue ensuite à nourrir l'identité collective. Ses frontières ne sont pas nationales ; elles ne l'ont jamais été d'ailleurs. « La littérature nationale – affirmait déjà Goethe au début du XIX^{ème} siècle – ne représente plus grand-chose aujourd'hui, nous entrons dans l'ère de la littérature mondiale (*die Weltliteratur*) et il appartient à chacun d'entre nous d'en accélérer cette évolution »². Et c'est à cette intersection que se pose la question de notre rencontre : écrire entre les langues.

Il n'est pas le lieu ici de développer le long processus colonial qui a eu comme conséquence la dissémination des langues européennes dans le reste du monde. Aujourd'hui encore, la réaction à cet héritage colonial est telle qu'elle sert de référence pour nier leur universalité. Naguère toutefois, la langue du colon avait été détournée pour s'émanciper des représentations coloniales et redéfinir un autre rapport au monde. Il n'y a qu'à penser à « l'humanisme radical » proposé par Senghor pour définir un espace – la francophonie – où les locuteurs des diverses variétés du français se seraient parlés en égaux ou encore la vision plus récente d'un Glissant qui affirme qu'il ne faut plus « s'en remettre seulement à l'humanisme, à la tolérance qui sont si fugitifs, mais dans les mutations décisives de la pluralité consentie comme telle », et il ajoute que c'est « une des tâches les plus évidentes de la littérature³ ». Aujourd'hui cet universalisme est mis au ban des accusés par les tenants d'une vision racialisée, réduisant les identités à l'affirmation de leur unique différence sans pouvoir jeter

² Cité par Milan Kundera, dans *Le Rideau*, Paris, Gallimard, 2005, p.50.

³ Édouard Glissant, Introduction à une poétique du divers, Paris, Gallimard, p.56

entre elles ces passerelles que sont les œuvres littéraires écrites dans « la pluralité consentie comme telle ». Ce différentialisme racialisé épouse à cet égard la logique de niche induite par la mondialisation financière laquelle n'est plus du ressort du politique, comme ce fut le cas pour la colonisation, mais dépend de l'économie ; elle n'est plus déterminée par des états (même si certains d'entre eux, comme les États-Unis, y exercent un rôle certain), mais bien par des flux financiers dont la régulation ou la dérégulation se fait dans un nouvel espace devenu transnational et par le biais d'un nouveau langage : le langage numérique. Cet espace fonctionne comme un permutateur mondialisé qui ne possède plus de frontière, ni symbolique ni juridique car le langage qu'il utilise n'est plus « humain » : c'est un langage-machine.

Loin de nous l'idée d'alimenter le scénario de science-fiction où notre destin serait contrôlé par des robots, ce qui nous importe, c'est de savoir comment la littérature et notamment la littérature « en langues » peut incarner le nécessaire contrepoids symbolique à l'imaginaire débridé qu'induit l'omniprésence de ce langage-machine.

Le surgissement d'une « world literature » a fait un moment écran au sens propre et figuré pour nous distraire de cette mission. « C'est ainsi que l'on voit apparaître – disait déjà Bourdieu en 2001 – des productions culturelles en simili, qui peuvent aller jusqu'à mimer les recherches de l'avant-garde tout en jouant des ressorts les plus traditionnels des productions commerciales et qui, du fait de leur ambiguïté, peuvent tromper les critiques et les consommateurs à prétentions modernistes... grâce à un effet d'allodoxia »⁴.

Cette ambiguïté constitue en effet le terreau du populisme et de sa critique antisystème, de droite comme de gauche. Pour la lever, la littérature se doit de jouer son rôle. Pourquoi ? Parce qu'elle est le lieu de l'expression, le réceptacle où la conscience individuelle de l'auteur entre en résonance avec celle du lecteur pour contribuer à créer l'espace public. Car cet espace est celui du langage, c'est celui de la délibération où se forment le goût, les représentations mais aussi les opinions. C'est ensuite que celles-ci sont traduites en décisions politiques.

Depuis toujours les pouvoirs ont voulu abolir cet espace pour faire de l'exécution un simple stimulus pavlovien, soumis au commandement indiscuté et indiscutable : une servitude volontaire intériorisée par chacun. Voilà pourquoi le lecteur constitue aussi le premier des citoyens, non pas que son savoir lui donne plus de courage, tant s'en faut, mais la lecture peut lui révéler son intériorité, lui faire prendre conscience que sa singularité est partagée. Le roman *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury l'illustre éloquemment.

⁴ Voir Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, Paris, Editions Raisons d'agir, 2001 p.

Or, cette communauté de citoyens que les lecteurs forment avec les auteurs n'a pas de demeure assignée. Cette communauté est virtuelle et recoupe la république des lettres à laquelle Goethe fait allusion.

Mais que pèse aujourd'hui cette communauté ? Peut-elle contribuer à infléchir le sens de l'Histoire dans le labyrinthe numérique dans lequel on nous divertit ? C'est toute la question que posait Milan Kundera lorsqu'il qualifiait l'absence de *Weltliteratur* comme « l'irréparable échec intellectuel de l'Europe »⁵.

Certains argueront que la littérature mondiale existe bel et bien puisqu'elle réside dans la multiplicité des littératures nationales. Ne nous leurrions pas, cette diversité n'est qu'une addition, une superposition de littératures locales.

Cela est dû au fait que les traducteurs, les critiques, les universitaires, spécialistes d'une langue étrangère auront majoritairement tendance à évaluer les œuvres de leurs contemporains, à les analyser en fonction du « petit contexte », comme nous explique l'auteur de *L'immortalité*, c'est-à-dire à l'aune de l'histoire nationale du pays à laquelle l'œuvre est rattachée. De la sorte, ils font l'impasse sur le grand contexte : l'histoire supranationale de l'art ou du genre pratiqué par l'artiste.

Contre l'exotisme, l'éclectisme

La littérature est davantage liée à l'histoire de la nation qui la produit à cause de la force centripète de la langue qui maintient les productions littéraires à l'intérieur de son territoire. Dans cette perspective, il est tentant de confondre la littérature de voyage avec une manifestation de cette littérature monde. La reconnaissance d'écrivains d'ailleurs participant de plain-pied à l'élaboration d'une culture transnationale est en soi un fait positif. L'ennui, c'est qu'elle ne peut pas advenir à l'intérieur d'un seul périmètre national et linguistique et être réduite à la seule célébration du voyage. L'exotisme qui la sous-tend masque mal les enjeux de récupération nationale.

Or l'exotisme est l'avvers symétrique du nationalisme. Les grands fondateurs de littérature comme Dante, Du Bellay, Shakespeare, Goethe ne sont pas exotiques ; ils sont éclectiques. Éclectique, nous apprend le dictionnaire, provient du grec *eklegein* (choisir) et désigne d'abord une tournure d'esprit qui vient de la philosophie de Potamon d'Alexandrie. Celui-ci proposait d'extraire le meilleur des divers courants de pensée plutôt que d'édifier un système nouveau. Ces fondateurs transforment à travers une esthétique et une langue qui leur est propre, les diverses influences en un

⁵ Milan Kundera, *Le Rideau*, cit., p.49.

objet unique et singulier : leur œuvre. Procédé vieux comme le monde, c'est le mécanisme même de l'intelligence sélective. Car celui qui choisit, sait ou, du moins, est supposé savoir. En choisissant, l'individu s'affirme comme sujet et donc comme homme libre.

Voilà pourquoi l'échec de l'Europe à affirmer une véritable transnationalité littéraire a des conséquences bien plus graves que celles uniquement éditoriales, car cela équivaut à laisser à la seule économie de marché l'immense responsabilité de créer de la valeur.

La quatrième dimension

En faisant éclater la chaîne du livre, l'environnement numérique peut néanmoins reconfigurer un espace de la délibération ou de la conversation. Mais pour le réaliser pleinement, l'écrivain d'aujourd'hui se doit prendre en considération les mutations de l'espace public ; espace qui n'est plus ordonné par l'écrit, mais par l'image instrumentalisée par les GAFAM. Pour ce faire, l'écrivain devra savoir redéployer la ruse de l'intelligence, la *Métis*, et utiliser ces nouveaux outils en privilégiant cette conscience linguistique qui est à l'origine même de toute littérature. Comment ? En exerçant son sens critique à l'aune de l'histoire supranationale de la littérature et des genres qui le composent. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire confronter l'image à l'épreuve du signe et raconter son histoire autour de thématiques et d'architectures narratives qui ne contentent pas de mimer, de témoigner du réel, mais de le transformer. Ce pari n'est pas gagné, tant s'en faut. Mais des voix, et pas des moindres, se font entendre désormais pour bousculer le postulat de l'autochtonie littéraire. « Les langues s'appauvrissent. Mon espoir est que cette espèce de fragrance, de variances, d'infinie multiplicité des contacts, de conflits de langues, donnera naissance à un nouvel imaginaire de la parole humaine qui peut-être transcendera les langues ». Voilà ce que disait Édouard Glissant, interrogé par Lise Gauvin pour la revue *Études françaises* il y a trente ans. Nous y sommes !

À bon entendeur, Salut !

Fulvio Caccia

Cette rencontre est terminée. Je vous donne dès à présent rendez-vous le mardi 19 janvier même heure, même poste. Conservez votre lien. Nous aborderons la question « écrire dans la langue de l'autre pourquoi faire ? » avec Henriette Walter, Linda Maria Baros, Jean Le Boël et David Ferré.

Le 19 janvier 2021 Vérité des patois, par Jean Le Boël

Le texte publié ici n'est pas un verbatim de la visioconférence, mais la réponse préparée aux questions préalables de Fulvio Caccia :

- 1) Quel rapport entretiens-tu avec tes autres langues ?
- 2) Comment travaillent-elles ta poésie ? Donne-nous des exemples.
- 3) En tant qu'éditeur et observateur quels seraient le poids et la valeur de cette littérature publiée dans ces langues autres du territoire français ?

Merci, cher Fulvio.

Je ne sais s'il me serait possible de définir exactement mes autres langues : j'y compterais volontiers le patois limousin de mes grands-parents maternels, le latin et le grec ancien que j'ai pratiqués avec passion et sans lesquels je ne comprends pas le français, mais encore l'auvergnat de celle dont j'ai le bonheur d'être l'époux, l'allemand, y compris sous une forme dialectale que j'ai un peu pratiquée, le flamand, l'anglais ou l'espagnol de nombre d'amis et de lectures. Mais c'est sur le picard, dans lequel une bonne partie de mon enfance a baigné, que je m'attarderai.

Je parlerai depuis mon expérience. Je ne dirai pas qu'il n'y a pas de langue picarde, mais j'emploierai plutôt le terme, au pluriel, de parlers ou, sans connotation péjorative, de patois picards, dont la diversité est soutenue par une profonde unité, que je ne suis pas le premier à avoir observée.

On décrit souvent les locuteurs natifs comme enfermés dans leur langue, sinon dans la cour de leur ferme. C'est négliger le fait que la pratique, en milieu patoisant, enseignait au contraire, l'ouverture et l'écoute.

En quelques kilomètres, du hameau, en haut de la colline, au village, en bas, la prononciation des mêmes mots changeait. Prenons l'exemple de l'eau. On entendait : iau, ieu, ieuye, ièwe et iawe. Dire, à l'imparfait, se conjugait dijot, ici, et dijoait, là.

La même consonne initiale passait de qu à t et même à tch : un quien, un tien (chien) ; un cul, un tchu ; un quénard, un tchénard (canard).

Le lexique, aussi, différait. Regarder se disait, selon la localité : arbeyer, arguetter, miler, raviser et j'en passe.

Mais chacun mettait un point d'honneur à comprendre chacun et l'margat qu'j'étois, don, i avot été appris à réponde à chés gins dins lu perlache (on avait appris à l'enfant que j'étais à répondre aux gens dans leur patois). Qui n'en était pas capable passait pour un niais, un baiot, un nient.

Chaque parler local dans le domaine picard, au fond, était dans la situation du picard par rapport au français, du temps de Conon de Béthune, à la fin du douzième siècle, c'est-à-dire identifié, voire moqué, mais compris : « Encoire que ne soit ma parole

francoise / Si la peut-on entendre en franchois » écrivait le trouvère. La pratique la plus courante était celle de la dravie, mélange de picard et de français, adapté à la situation et à l'interlocuteur. Les mêmes instituteurs qui nous imposaient un français strict dans la classe, pouvaient nous interpeler en patois dans la rue ou à la ducasse. Mon écriture en a joué, comme ici :

I est muché ch'cat / camuché dins l'feurre / pendant que les souris dansent à l'office / sûr qu'il l'aura son avoinée. Soit : Il est caché, le chat, caché, dans la paille d'avoine... la suite vous l'avez entendue. Ce n'est qu'un jeu, à la fois dans le picard : muché / camuché, qui est un doublon, et entre les langues : el feurre, paille d'avoine, et l'avoinée. Je ne lui vois aucun avenir littéraire.

Cette variété du picard, ce foisonnement, cette capacité de partage des patois, que je célébrais à l'instant, l'élaboration, puis l'enseignement d'une langue unifiée les tuent ou plutôt les confinent à des lexiques pour spécialistes. Ce n'était pas cela être et parler picard. Je laisserai à d'autres le soin d'évoquer le destin de nos amis flamands poussés à se fédérer autour du néerlandais, langue de ceux auxquels ils s'opposaient. L'empire de la norme s'exerce là comme ailleurs, en Picardie, en Bretagne, en Corse etc. J'ai bien peur que la revendication de la co-officialité de telle ou telle langue ne se construise sur l'occultation de la plupart des locuteurs qu'on prétend perpétuer. C'est une revendication politique, légitime quand il y a oppression, pas humaine. Il en est aussi de littéraires, j'y reviendrai.

Il m'est arrivé de lire et j'admire le travail des philologues et des linguistes, mais je ne m'aventurerai pas sur ce terrain où je ne revendique guère de compétence particulière. Je note également qu'en aucune manière, mon expérience ne me permettrait de tenir spontanément le présent propos en picard, non plus qu'aucune métalangue : il me faudrait traduire du français vers le picard. Chaque usage linguistique est associé à une relation, à un projet. Mais mes patois d'enfance portent tant d'autres choses qui intéressent davantage l'écrivain...

D'abord du côté du corps, dont l'expression artistique ne gagne jamais à se libérer, non plus que des situations de communication.

À l'intime, par exemple, j'ai une boutinette (un nombril), un fifi (sexe masculin), des quêtes (coudes)... Je peux me sentir insuqué, arcran, voire mat ou, au contraire, fin druge.

Autour de moi, dans ma basse-cour ou dans la nature, voici chés glennes (pensez aux gélines), chés ennées (parentes de l'âne originel de l'expression passer du coq à l'âne), ch'tor, chés vaques, in malot qui bourdonne, in ficheux (putois), eune agache (pie) et tant d'autres, dont l'emblématique calémuchon (escargot) ; je cueille les baies du séyu, le sureau, sans oublier de me demander pourquoi c'est à lui que Judas choisit de se pendre, et tel poème d'*Un homme* s'en souvient. Bref, animaux et arbres, je les nomme

d'abord ainsi, quand le hasard m'accorde un interlocuteur qui puisse l'entendre. Parce qu'on parle toujours à quelqu'un et les « quelqu'un » comme moi se raréfient.

Dans le jardin (gardin ou courtis), où je me rends avec min palot (louchet), min fourquet (fourche à bêcher) ou min hoc (dont le maniement mime quelque chose du hoquet), je cueille du pouillu (du thym) près d'eune roye (raie que j'appelle aussi route) éd biétras (rouges en général), en gros, l'univers que les locuteurs de la ville ne hantent pas habituellement (on sait que de manière similaire, en français, le mot gaulois *ruche* a survécu, préservé par le cadre rural et familial, tandis que l'univers marchand imposait le *miel* latin).

D'autres éléments introduisent des nuances : la paille est deul soye, quand elle est de seigle, certaines boucles d'oreilles, en croissant, sont des dorlots quand je les aperçois, le couteau à tout faire dans la poche du paysan n'est pas canif, ni coutiau, ni coutieu, ni coutiawe, c'est un glif, comme le mien, je le pense immédiatement in petto. À la rigueur, le mot franchit la barrière de mes dents quand je me parle à moi-même, que je me malotte en le maniant – tiens, un mot que ne me propose pas le Littré –, mais je ne l'écris pas, malgré la noblesse du glaive et du gladius, avec lesquelles je construis une parenté, parce que je ne cherche pas à me dire moi, mais à parler à mes frères francophones. Je ne suis pas de ceux qui souhaitent que la langue littéraire soit celle de tous les jours : elle est élue. Ce qui n'empêche pas de viser la plus grande simplicité. Il arrive aussi – je viens d'en donner avec malotter une illustration – que certaines réalités ne soient pas facilement décrites par le français, très abstrait et très castré, comme on le sait : le matin, l'herbe blanchie par le froid est, pour moi, rimée ; le français académique ne m'offre pas de mot pour décrire certaines moisissures, sur des tissus par exemple, que je dis murgalés, ni pour ces éclats de bois que je distingue en atillons ou dolasses, selon la manière dont ils ont été produits, et je sens sous la plante de mes pieds, sur la plage, des ondulations du sable que j'appelle crignons, tandis que les bons géographes français colonisés parlent savamment de *ripple marks*. Car je ne m'éloigne pas du français : le picard en fait partie ; il le nuance et, souvent, il le perpétue : querre y est toujours l'infinitif de quérir, à l'instar de courre demeuré comme dans la chasse, et si j'avance que je m'ai recordé ou que je m'ai ramentu, c'est que, comme chez La Bruyère, quelque chose m'est revenu à l'esprit. Pratiquer un patois permet de comprendre mieux le français.

De toute cette richesse, je suis porteur quand j'écris en français, mais j'écris en français et mon projet est de rester un écrivain dans cette langue.

Certains, à rebours, inventent un picard littéraire contemporain, souvent savoureux, nourri de patois, mais parfois obscur au premier abord aux picardisants eux-mêmes – j'observe que d'aucuns proposent des versions bilingues –, tant il cultive une étrangeté, sans doute peu légitime. Le propos semble être de faire accroire, par

exemple par une orthographe revisitée et non étymologique, qu'elle est radicale, ce qu'aucun linguiste ne pourrait soutenir. Chacun son latin, certes, mais latin, tout de même.

J'ai pourtant de l'indulgence et parfois de l'admiration pour ces productions, sauf qu'il ne s'agit pas d'un picard intime. Pour un peu, on s'engagerait dans la création d'une espèce de *sindarin* à la Tolkien. En oubliant qu'existe l'espéranto.

Mon sentiment est que, si on excepte les projets politiques dont la logique semble être de forger et d'enseigner une langue renouvelée, les langues dites autres du territoire français sont sur une crête étroite entre un folklorisme assez sincère, mais qui s'épuise et ne saurait prétendre qu'à l'entre soi, et des projets peu enracinés, mais intéressants, auxquels les nouvelles formes de communication pourraient donner une espèce d'avenir : qui sait même si des communautés ne se créeront pas autour de mythologies et de langues que les membres n'auront jamais pratiquées en amont, dans leur histoire personnelle ?

Langues d'écriture qui ne seraient pas seulement élues, mais élaborées.



(Jean Le Boël : photographie Isabelle Clement)

Écrire entre les langues (26 janvier 2021) :

Communication d'Antoine Spire

Multilinguisme et espace public

Incontestablement, la pandémie a restreint l'espace public. Bien avant ces événements Habermas déplorait la restriction de cet espace. Les réseaux sociaux y ont paradoxalement contribué, enfermant chacun dans sa bulle communautaire. S'ils multiplient les échanges, s'ils les diversifient, ils conduisent le plus souvent la danse en cantonnant tout un chacun dans une sphère déjà connue que des logiciels organisent. Mais surtout le nombre de liens ne contribue pas forcément (loin de là) à favoriser l'approfondissement de la communication. Je voudrais ici témoigner de mon expérience longue de journaliste culturel : il est de plus en plus difficile d'organiser de vrais débats contradictoires et il est même des intellectuels pour penser que le dialogue avec un contradicteur ne peut que déboucher sur l'échange de slogans et de vaines polémiques. Faut-il ici dire le prix des vraies controverses ? Chaque langue formate une pensée dont une autre langue devrait avoir les moyens de s'enrichir. Qui n'a pas expérimenté l'immense intérêt d'un débat où s'affrontent des identités culturelles différentes et où apparaissent inévitablement des problématiques qu'on n'avait même pas soupçonnées ? De ce point de vue, Habermas avait raison de nous inviter à élargir l'espace public en nous hâtant de rendre populaire la philosophie pour emprunter le pas à Diderot.

La pandémie a aggravé l'enfermement de chacun dans sa tour d'ivoire. Le hasard des rencontres inopinées a disparu et la communication numérique entretient la juxtaposition des points de vue plutôt que leur véritable confrontation. Il n'est que de constater combien la préservation de la vie biologique a eu pour conséquence de nous couper les uns des autres. On a préféré et on préfère faire mourir les vieillards d'isolement, plutôt que de les laisser prendre le risque d'un échange social indispensable à la vie tout court. Mais ici, même le jeu de l'échange numérique proscrit presque totalement le dialogue interactif. Les disputes d'hier n'ont plus cours et l'interlocution elle-même est regardée avec réprobation. Certains répondent à cette situation en se réassurant dans le local en creusant plus que jamais leur sillon propre à l'écart d'une mondialisation stigmatisée comme la source de bien des malaises. De mon point de vue, c'est une impasse. Le seul « local » nous coupe des courants culturels qui traversent la planète et nous prive des richesses patrimoniales qui s'amoncellent un peu partout. Pour que le local donne tous ses fruits, il a besoin de l'altérité du dialogue avec ce qui se conçoit ailleurs, il doit se faire cosmopolite. On

trouve là l'exact opposé d'une mondialisation qui arrondit les angles et banalise les propos. Ici, il faut concrétiser ce mouvement cosmopolite que j'appelle de mes vœux. En littérature, sa médiation essentielle est la traduction. Il faut ne renoncer à rien en matière de spécificité culturelle, mais avoir le souci de donner toute leur place à ces passeurs que sont les traducteurs.

Une vraie citoyenneté, dans une société mélangée comme la nôtre, impose de donner l'accès le plus large possible aux patrimoines culturels dans leur diversité. Il faut qu'à l'école pénètre la littérature, celle d'expression française, qu'on ne réduirait pas aux classiques, et celle d'expression étrangère, qu'on ne réduirait pas à l'anglo-américain. L'enjeu est considérable. Ouvrir la jeunesse à l'ensemble des littératures pour percevoir comment la réalité s'y reflète, mais aussi comment la pensée chemine à travers la diversité des langues.

AS

Fulvio Caccia : Présentation de la cinquième séance

Introduction

Avec ce dernier rendez-vous nous concluons nos rencontres dédiées au thème : « écrire entre les langues : droits et devoirs de l'écrivain contemporain ». Lors de notre premier rencontre nous sommes interrogés sur les enjeux que pose une littérature mondialisée, assujettie à la seule loi du marché devenu l'arbitre des élégances. Pour ce faire, nous avons exploré la manière dont les langues font écho à celle de l'écrivain afin qu'il enrichisse à son tour la langue commune. Mais est-ce encore le cas aujourd'hui ? Pourquoi l'écrivain brille-t-il par son absence dans l'espace public, comme le diagnostiquait déjà un Pierre Bourdieu ? La société du spectacle l'aura-t-il rendu à ce point aphone ? Ce fut l'objet de notre dernière rencontre où nous nous sommes interrogés sur l'état de sa voirie que la globalisation économique (ce thème a été choisi à dessein) a fortement érodé puisqu'il s'est attaqué à sa « chaîne de valeur » et donc son universalité.

C'est aujourd'hui la Chandeleur. Le jour où l'on mange des crêpes mais où selon une vieille tradition l'ombre portée de la marmotte permet de deviner si l'hiver sera long. Une prévision anxieusement attendue en ces temps de pandémie où tout un chacun sur cette planète a l'impression de vivre un hiver sans fin, comme le célèbre film éponyme. Il y aura sans doute un avant et un après. Comme dans les guerres. L'année 2020 aura constitué l'année zéro, l'année de tous les dangers et de tous les recommencements. Que peut la littérature à cet égard ? Saisira-t-elle cette occasion pour réinvestir l'espace public qu'elle a contribué à façonner ou se contentera-t-elle d'entamer son chant du cygne que peut masquer l'embellie éditoriale de ces derniers mois. Car ce péril concerne toutes les littératures. Bref l'écrivain demain aura-t-il encore une place dans la vie collective qui exigera de lui non plus « le jamais-dit, je cite Milan Kundera, mais qu'il rende belle la répétition et aide l'individu à se confondre, en paix et dans la joie, avec l'uniformité de l'être. Car l'histoire de l'art est périssable » Fin de la citation. Et l'on pourrait ajouter comme l'est l'histoire de la liberté et de la démocratie.

L'histoire de l'art. Parlons-en. Il y a cinq ans, jour pour jour, nous recevions en présentiel, l'horrible néologisme, Lamberto Tassinari. l'auteur d'un essai qu'Antoine Spire publiait dans sa collection « Nouveaux Classiques » des éditions Le Bord de l'eau. Cet essai relatait la vie d'un obscur, mais génial, traducteur du XVIe siècle dont les travaux admirables (il traduisit en anglais Montaigne, Boccace et probablement Cervantes) lui servirent à nourrir son théâtre exceptionnel et rendre son pseudonyme

mondialement célèbre. Dans l'itinéraire de John Florio , petit-fils de marrane , italien d'origine et anglais de naissance, on peut lire de manière cristalline toutes les étapes qui conduisent un écrivain et traducteur à transformer un dialecte marginal en une langue universelle et cosmopolite. La fabrique de la langue littéraire est un artisanat qui requiert une connaissance des textes et de l'influence quasi algorithmique que l'on peut en escompter. Car la littérature bien comprise est sans doute le premier des algorithmes. À l'heure de la dictature qu'on leur prête il n'est pas inutile de rappeler que les grands fondateurs de littératures dites nationales sont par leur pratique éclectique les premiers programmeurs ! Ils le sont au sens propre et figuré, forcés « par le hasard et par la nécessité ». Vous aurez reconnu la citation du grand Démocrite. C'est pourquoi, pour conclure ce cycle, nous avons invité Heinz Wismann, que nous avons entendu en 2019 lors du colloque dédié aux langues d'Europe. Grand spécialiste de ce philosophe de l'Antiquité, il a inspiré cette rencontre par sa démarche à la fois littéraire et scientifique qu'évoque son essai *Penser entre les langues*.

Il sera introduit par Christian Tremblay, président de l'Observatoire européen du plurilinguisme, association dont Heinz Wismann est également un des fondateurs. Avant de présenter notre orateur, je demanderai à Christian Tremblay, de nous dire ce qu'est l'OEP ? Quelles sont ses missions et quels sont ces projets ?



(Colette Klein : *Le Buisson des âmes*)

GRAND PRIX DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

P.E.N. CLUB / BRASSERIE LIPP

Réuni le 30 septembre 2020, le jury du Grand Prix de la Critique littéraire P.E.N. Club/ Brasserie Lipp avait établi sa deuxième sélection composée des cinq titres suivants:

Jean-Luc Bitton *Jacques Rigaut, le suicidé magnifique*, Gallimard.

Dominique Fortier, *Les villes de papier. Une vie d'Emily Dickinson*, Grasset.

Gérard Macé *Et je vous offre le néant*, Gallimard.

Jean-Claude Mathieu *Les Fleurs du mal. Une résonance de la vie*, José Corti.

Patrice Trigano *L'amour égorgé*, éditions Maurice Nadeau.

Rappelons pour mémoire que ce Prix, créé en 1948 par Robert André, écrivain, critique littéraire et président de l'Association Internationale des critiques littéraires, a récompensé de nombreux auteurs de premier plan et entend promouvoir une critique littéraire de qualité.

Depuis sa refondation en 2000 par l'écrivain et poète Jean-Luc Favre, alors trésorier du Pen Club Français, il est remis chaque décembre à un essai littéraire paru dans l'année écoulée. Présidé par Joël Schmidt, son jury est aujourd'hui constitué d'Elisabeth Barillé, Sylvestre Clancier, Béatrice Commengé, Jean-Luc Despax, Cécile Guilbert, Jean-Claude Lamy, Daniel Leuwers, Jean Orizet, Laurence Paton, Antoine Spire et Patrick Tudoret.

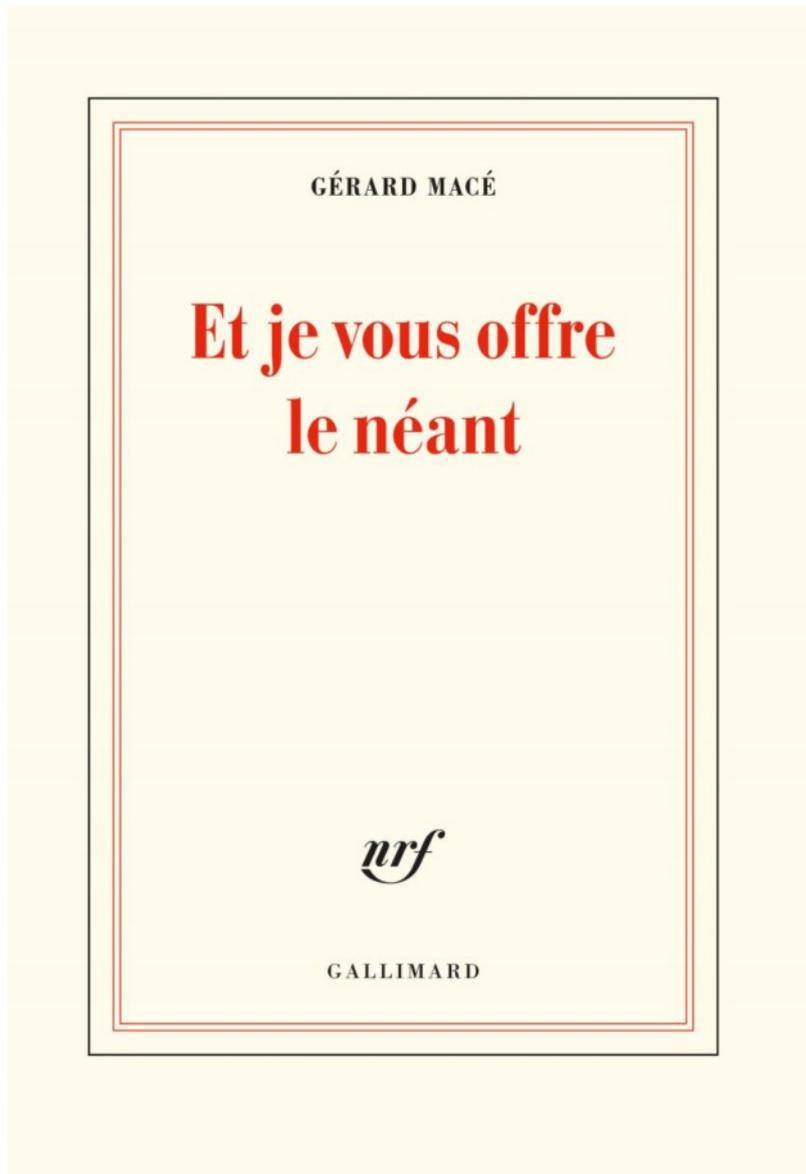
L'an dernier, il avait été attribué à Judith Lyon-Caen pour son essai *La griffe du temps*, paru aux éditions Gallimard.

Le Grand Prix de la Critique littéraire 2020 PEN Club / Brasserie LIPP a été attribué par visioconférence le 17 décembre dernier à Gérard Macé pour son ouvrage *Et je vous offre le néant*, paru aux Éditions Gallimard.

Cette année une mention particulière a été également décernée à Jean-Claude Mathieu pour sa somme sur Baudelaire *Les Fleurs du Mal, la résonance de la vie*, parue aux Éditions José Corti.

Nous publions ci-dessous les allocutions prononcées lors de cette remise.

La rencontre entre Gérard Macé et les membres du Jury a été suivie d'un débat *Qu'en est-il de la critique littéraire aujourd'hui ?* animé par Belinda Canone, Jean-Philippe Domecq, et Philippe Renoncay dont vous pourrez retrouver l'enregistrement sur la chaîne Youtube du PEN Club Français (<https://youtu.be/7wqTbd4qMOQ>).



Allocution d'Antoine Spire, président du PEN Club Français et membre du Jury du Grand Prix de la Critique littéraire PEN Club/Brasserie LIPP : « Macé se concentre sur les textes eux-mêmes... balaie les polémiques... et sépare l'homme de l'œuvre. »

Je félicite Gérard Macé que je suis fier de couronner aujourd'hui au nom du PEN Club pour *Et je vous offre le néant* paru chez Gallimard.

C'est en 1974 que Macé publie son premier ouvrage *Le Jardin des langues*, un recueil de poèmes en prose préfacé par André Pieyre de Mandiargues qui lui avait mis le pied à l'étrier. Un livre qu'il verra plus tard « comme une traversée du chaos linguistique de l'enfance et du ruban sonore qu'est le langage ». Cette enfance, Gérard Macé l'a passée au Nord de la banlieue parisienne, au sein d'une famille d'origine modeste, où le livre était sacralisé. « On avait conscience et en même temps honte de mal parler et de mal écrire ». Le jeune homme lit tout ce qui lui tombe sous la main depuis *Le dernier des Mohicans* jusqu'au marquis de Sade qu'il découvre à 16 ans. Il raconte ainsi ses premières années : « Le monde des livres était pour moi un véritable royaume. Et c'est vers l'âge de dix ans que j'ai su que j'allais être écrivain, que je le voulais. Dans mon esprit, cela ne faisait pas l'ombre du moindre doute ». Il poursuit : « Par la suite, j'ai eu la chance de pouvoir enseigner le français, tout en aménageant mon temps de travail. D'une certaine façon, j'ai aménagé ma vie pour écrire. Et j'ai vite compris que l'écriture permettait de mieux nous comprendre, grâce aux détours qu'elle offre. Elle nous ouvre à quelque chose d'autre qui nous renvoie à nous-mêmes, à sauts et à gambades, comme disait Montaigne. La formule sied à mes livres vagabonds ».

Parmi les influences de Gérard Macé, relevons les noms de Victor Segalen — dont La Pléiade vient de publier deux beaux volumes (« Sa volonté de sortir de soi », « D'halluciner le réel en y projetant son espace intérieur ») — de Gérard de Nerval dont « la phrase résonne intérieurement en moi, intimement. Cela tombe tellement juste ». Du côté des contemporains, il faut citer Francis Ponge, qu'il a connu dès la fin des années 1960, Jean Tardieu, son ami Louis-René des Forêts, ou encore Henri Michaux qu'il avait rencontré au soir de sa vie et qui lui avait demandé à brûle-pourpoint : « Comment rêvez-vous ? ». Tous ces écrivains lui ont apporté beaucoup, il le reconnaît : « Ils m'ont conforté dans cette idée : être de quelque part et être ouvert au monde ».

Avec *Et je vous offre le néant*, Gérard Macé nous propose une lecture originale de Sade ; il explique : « c'est un écrivain qui a mis l'homme à nu face à lui-même. Il annonce le pire, puisqu'il n'y a plus ni Dieu ni Diable. Toutefois, il n'a jamais été pour moi une idole noire. Ma lecture n'est que purement littéraire, et non morale ». Il se concentre sur les textes eux-mêmes, ne s'intéresse pas à la transgression chez Sade et ne relève pas de l'idolâtrie. Macé balaie les polémiques et nous parle de l'écrivain majeur qu'est Sade. Avant d'aborder les textes, Macé sépare l'homme de l'œuvre. Ainsi, il cite le

New York Times où il est dit : « qu'on signale dans les musées, à l'aide d'un logo spécial, les toiles dont les auteurs auraient abusé des femmes, à commencer par Egon Schiele et Picasso », pour nous mettre en garde contre la tendance actuelle qui rattache l'artiste à son œuvre. Cette tendance peut avoir des conséquences graves pour la littérature et aussi pour tous les arts (récemment concernant les cinéastes Polanski et Woody Allen). Pour Macé, on a bien le droit de juger, mais ce jugement doit être esthétique, pas moral, car un jugement moral nuit à la liberté de lecture, cette liberté qui imprègne toute l'œuvre de Sade. Ainsi, pour parvenir à un jugement esthétique, il faut - comme le bandeau du livre nous y invite - d'abord lire Sade. Deux manières de lire Sade sont proposées par Gérard Macé : on peut « le lire comme un martyr de l'athéisme [...] qui a payé de longues années d'emprisonnement des actes délictueux, mais plus encore son amour de la liberté. Le lire en héritier des philosophes, ceux de l'Antiquité comme ceux des Lumières ».

En effet, le prologue de toute l'œuvre est constitué par le *Dialogue d'un prêtre et d'un moribond* qui emprunte sa forme aux dialogues philosophiques des Anciens. Sade y affiche un athéisme radical, fondé sur la réfutation logique d'un dieu qu'on peut impunément provoquer, qui ne réagit jamais, qui permet le Mal et qui promet l'enfer à ses créatures ; Dieu n'existe pas : il n'est qu'une chimère, un fantôme. Sade en tire les conséquences pour l'Homme à commencer par l'idée qu'il n'y a plus de liberté. À l'époque, c'est un corps exacerbé par les privations de la vie carcérale qui pense, imagine, justifie. Les écrits de Sade ne se réduisent pas à l'érotisme des scènes de débauche, à la description de l'alphabet du rapport physique. Pour jouir, le libertin a besoin de développer les désirs de la chair par la stimulation de l'extraordinaire. C'est que son érotisme laisse libre cours à l'imagination sans entraves, où l'outrage à la Création prédomine, où est énoncé quelque chose « d'énorme et de drolatique », ce qui classe Sade « aux côtés des auteurs épiques ».

Mais, derrière le Sade qui dit suivre la nature, qui détruit en toute innocence, il y a le Sade philosophe qui déjoue l'occultation majeure sur laquelle reposent les Lumières, à savoir l'inhumanité que nous recélons au fond de nous-mêmes.

Face au retour d'un certain ordre moral, Gérard Macé lit Sade en souriant ; est ce que tout est humour chez Sade ? Ses biographes le suggèrent : Maurice Heine, Gilbert Lely, Maurice Lever et plus encore Jean-Jacques Pauvert (principal éditeur de Sade au XXe siècle). Gérard Macé, qui étouffe dans le puits desséché du monde contemporain, voudrait que soit goûté son art du roman, qu'on s'interroge sur ses idées pour découvrir, par exemple, le Sade anthropologue dans *Alice et Valcour*, le Sade encyclopédiste aussi. Macé décrit la curiosité ethnographique de Sade et parle du communisme de Sade.

Selon Gérard Macé, Sade est surtout un écrivain qui a combattu l'oppression morale, qui a su faire de sa liberté une œuvre : une œuvre d'art, mais aussi de philosophe qui pousse les limites des Lumières par exemple en créant un personnage comme Justine. C'est en prison que — paradoxalement — Sade donne le meilleur de son esprit

débridé, qu'il produit les textes les plus libidineux, les plus libres donc. Macé montre que le sadisme n'est qu'une dégénérescence de cette œuvre, en relisant pour nous les textes, les conditions de leur production, l'engagement philosophique de leur auteur ; il nous propose de réapprendre à lire Sade avec une finesse remarquable, pour revisiter le sens du mot liberté.

Réponse de Gérard Macé : « Sade est d'abord un romancier conscient de son art... »

Avant tout, un grand merci au PEN club, à la Brasserie Lipp, aux membres du jury, avec une mention spéciale pour Antoine Spire, dont la présentation chaleureuse est en outre bien informée.

Sade ne fait pas partie de mes auteurs de chevet, je ne respire pas dans son œuvre le même air familial que dans Nerval, Tanizaki ou Michaux. Mais depuis l'âge de seize ans, dans une famille sans culture littéraire qui me laissait libre de mes choix, je l'ai lu de temps à autre, jusqu'à tout lire ou relire durant l'été 2018.

J'ai eu envie d'écrire ma lecture, ce que j'ai fait au fur et à mesure ou presque, car il m'a semblé qu'on n'insistait pas assez sur l'œuvre, brouillée par le personnage et ses caricatures, ou ce qu'implique *a posteriori* le mot « sadisme ».

Sade est d'abord un romancier conscient de son art, qui doit beaucoup à Richardson et Marivaux, mais aussi à sa passion du théâtre, autrement dit la mise en scène de ses fantasmes.

Sade est un homme de son temps (sa bibliothèque, ses connaissances sont celles d'un honnête homme à l'époque des Lumières), mais il va jusqu'au bout de son imagination (l'enfermement y est sans doute pour beaucoup), qui pose des problèmes que nous ne pouvons éviter, aujourd'hui encore : le conflit entre la communauté et la liberté individuelle, la règle et la subjectivité, le plaisir sans frein et le désir de l'autre, etc.

J'ai surtout découvert un Sade anthropologue, informé des mœurs et des coutumes qu'il compare sans s'effrayer d'aucune, des cultures et des systèmes qu'il expose sans établir jamais de hiérarchie, en faisant voyager ses personnages jusqu'en Afrique ou Tahiti.

Enfin, contrairement à sa réputation trop facile, Sade est l'un des premiers à parler explicitement du plaisir féminin. En d'autres termes que Diderot, mais avec la même force, et plus d'évidence encore.

C'est tout cela que j'ai voulu faire partager, et je me réjouis que ce soit le cas avec

VOUS.



(Gérard Macé, lors de la visioconférence)

Texte de Joël Schmidt, président du Grand Prix de la Critique littéraire PEN Club/Brasserie LIPP : « Le récit d'une lecture libre... attrayante, chatoyante, sans un plan bien défini, ce qui accroît encore cet esprit de Liberté qui fut un Tout dans l'œuvre du marquis. »

Sur Sade j'avais lu les deux tomes que Gilbert Lely avait publiés, et un *Sade, mon prochain* de mon ami Pierre Klossowsky. Gérard Macé, c'est toute la grâce perverse de son livre *Et je vous offre le néant*, entend aller beaucoup plus loin que Lely et Klossowski, briser tous les tabous qui demeuraient, et on s'aperçoit qu'ils étaient nombreux, aller au-delà de tout, c'est-à-dire atteindre le néant. Très frappant dans ce livre qui est le récit d'une lecture libre qui ne cherche pas un plan délibéré, mais à convaincre et à se convaincre sur l'écrivain, le dramaturge, le romancier, l'exotique, le révolutionnaire Sade. Les libertés que se donnait Sade, voici que ce petit livre ne les esquivé pas, non pas pour choquer, mais pour ôter de sa personne et de son œuvre tout ce qu'on avait voulu cacher.

Gérard Macé, et il le répète souvent, a bien compris que Sade est un pur produit du XVIII^e siècle, à la recherche de toutes les lumières même les plus noires, et de tous les libertinages même les moins dicibles. C'est le cœur de sa lecture. Ce qui est particulièrement surprenant, c'est que prêt à toutes les inventions sexuelles, à tous les

plaisirs interdits, toutes les rêveries les plus glaçantes, Sade ne cesse d'écrire dans une langue qui se méfie de la métaphore trop littéraire, qui dit la crudité sans complaisance et qui du rêve à la réalité, de sa vie inventée et de son existence vraie, et par conséquent ne cesse de faire de la littérature. De plus il a le sens du comique, il aime la plaisanterie et l'érotisme n'est pas chez lui un pur produit du sadisme, mais souvent une manière de rire. Ayant aboli Dieu, il est aussi plus fervent dans son athéisme que les Révolutionnaires les plus chevronnés. Chez lui, dans la société des Piques, il n'y a pas de place pour l'Être Suprême de Robespierre ou pour le grand horloger de Voltaire. Il va beaucoup plus loin vers ce néant, qui n'est que la destruction de tout ce qui peut ressembler à du vivant. En cela, par plaisir sadique, il peut être considéré comme dangereux jusqu'à vouloir le meurtre des humains que la Nature n'a pas gâtés, et annoncer l'eugénisme cher aux nazis. Mais le veut-il vraiment ? C'est là où Gérard Macé semble non pas approuver Sade, mais en sonder les limites, comme par jeu, coincer en quelque sorte Sade dans ses jusqu'au-boutismes. Sembler l'approuver en le désapprouvant.

Il faut aussi éclairer ce livre, qui est un pur produit des Lumières poussé à l'extrême, d'être resté dans son récit d'une grande sobriété, de ne pas avoir voulu en « rajouter », de saisir Sade tel qu'en lui-même il apparaît dans sa vérité et non pas dans les fantasmes de ses lecteurs. Cela nous donne une lecture attrayante, chatoyante, sans un plan bien défini, ce qui accroît encore cet esprit de Liberté qui fut un Tout dans l'œuvre du marquis.

Mention spéciale à Jean-Claude Mathieu

Allocution de Cécile Guilbert, membre du Jury du Grand Prix de la Critique littéraire PEN Club/Brasserie LIPP : « passer au crible de l'oreille la notion de retentissement, de résonance... »

On ne présente plus Jean-Claude Mathieu, passeur admirable qui dans ses livres de poétique, devenus des classiques, s'est mis à l'écoute de Michaux et de Jaccottet, de Breton et d'Éluard, de René Char, surtout.

Près de 50 ans après sa première, courte, mais dense, étude introductive consacrée aux *Fleurs du Mal* en 1972, il a publié cette année *Les Fleurs du Mal, la résonance de la vie*, maître ouvrage d'une ampleur aussi impressionnante que son ambition puisqu'il ne s'agit pas moins que de passer au crible de l'oreille la notion de retentissement, de résonance, comme phénomène essentiel de la vie audible dans la poésie baudelairienne – à l'intérieur de chaque poème mais aussi comme échos multiples venus de l'existence et de la modernité.

Précision infinie, justesse parfaite, probité et élégance de l'écriture apparaissent ici comme les qualités principales de cet ouvrage monumental qui n'ignore rien des massifs explorés avant lui (il faut citer ici, bien sûr, les études de Poulet, Bonnefoy, Deguy, Starobinski) mais qui se hisse au sommet par sa méditation trans-thématique, par sa capacité inouïe de développer une pensée qui cite comme elle respire, perçoit, discerne les harmoniques infinies des fameuses « correspondances » ainsi que la profondeur de la vie et parvient, ainsi, à ce qu'il faut bien appeler une véritable phénoménologie de l'expérience poétique.

Couronnement d'une fréquentation et d'une expérience de la poésie récapitulant une vie entière, *Les Fleurs du Mal*, par leur titre, sont désormais autant celles de Baudelaire que de Jean-Claude Mathieu. Car si comme l'écrivait l'auteur des « Phares », « *le poète sait descendre dans la vie* », Jean-Claude Mathieu est descendu comme personne avant lui dans la psyché et l'âme du poète comme dans la matière de son plus grand livre. En ce sens, cet ouvrage testamentaire est aussi un livre pionnier et c'est aussi ce qui en fait l'immense beauté.



Cécile Guilbert

Lettre de Jean-Claude Mathieu :

Je vous suis extrêmement reconnaissant d'avoir prêté attention à ce livre sur *Les Fleurs du Mal*. C'était pour moi une manière de boucler la boucle, ayant commencé à publier par un autre texte sur ce maître-livre, comme dit Bonnefoy, de la poésie française.

Quand on atteint un certain âge, la grande tristesse est de voir disparaître, comme des lambeaux arrachés à sa propre vie, des amis de la même génération ; nul n'a mieux dit cette tristesse que Chateaubriand dans quelques pages des *Mémoires*. Mais c'est aussi un moment où, pour avoir traversé beaucoup de milieux et fait beaucoup de rencontres pour moi, du point de vue d'une formation qui n'est pas d'abord intellectuelle, les rencontres majeures ont été celles de René Char, que j'ai interrogé, écouté, pendant dix ans, quand je préparais mon livre, ma thèse, sur lui, et celle de Jean-Pierre Richard que j'ai vu pendant un demi-siècle —, des coïncidences viennent rémunérer le grand âge.

Une coïncidence? J'ai vu que le Président de votre jury est Joël Schmidt, que je n'ai jamais rencontré, et qui ne sait sûrement pas que j'ai collaboré brièvement à la page littéraire de « Réforme », qu'il a longtemps tenue; je le croise ainsi tardivement par le biais de ce Prix. Quand son père, l'admirable critique Albert- Marie Schmidt, a été tué par une voiture devant chez lui, rue de Vaugirard, en 1966, Joël Schmidt avait repris cette chronique et le directeur d'alors de l'hebdomadaire, Albert Finet, m'avait demandé, sur les conseils d'André Dumas, de prendre en charge le volet « Poésie » de cette chronique. Ce que j'ai fait pendant deux ans, avant de demander d'en être déchargé, l'enseignement à la Fac de Nancy et la préparation de ma thèse d'État me prenant beaucoup de temps.

Je me réjouis que vous ayez distingué Gérard Macé dont l'œuvre est très originale. Coïncidence, là aussi ! Quand j'étais maître-assistant à la Fac de Vincennes, dès la première année, nous avions recruté, parmi les chargés de cours, Gérard Macé, alors professeur au lycée. Et ces « chargés de cours » n'étaient pas rien: Delon, Fumaroli, Quignard, Macé, etc. « Excusez-moi du peu », comme dit une chanson de Brassens.

Je vous prie de transmettre au président du jury et aux jurés l'assurance de ma profonde gratitude pour cette distinction.

À l'honneur : Lise Gauvin



Professeur émérite au Département des littératures de langue française, Lise Gauvin a reçu la Grande médaille de la Francophonie (médaille de vermeil) qui couronne le rayonnement international d'une œuvre « qui aura contribué de façon éminente au maintien et à l'illustration de la langue française ».

Lise Gauvin est notamment l'auteurice de recueils de nouvelles et d'essais littéraires, dont *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, publié aux Éditions du Seuil.

Elle a été responsable de la chronique des « Lettres francophones » dans le journal *Le Devoir* durant une vingtaine d'années et a collaboré régulièrement aux émissions culturelles de Radio-Canada à titre d'animatrice et de critique. Ses chroniques du journal *Le Devoir* ont été réunies dans *D'un Monde l'autre. Tracées des littératures francophones* chez Mémoire d'encrier en 2013.

En 1984, elle est élue présidente de l'Association des éditeurs de périodiques québécois (AEPCQ) et en 2008 présidente de l'Académie des lettres du Québec, dont elle est membre depuis 2000. Sous l'égide de cette institution, elle coorganise chaque année une séance de l'Association Femmes-Monde, à Paris, consacrée aux écrivaines québécoises. Elle est l'une des membres fondatrices du Parlement des écrivaines francophones, créé à Orléans en 2018.

Lise Gauvin s'est intéressée aux modes d'inscription de la littérature dans l'espace social, plus précisément aux rapports entre la langue et la littérature au Québec et dans les diverses littératures de langue française. Elle a dirigé plusieurs numéros de revues et écrit plusieurs articles sur ce sujet, notamment dans *Langue française*, *Yale French Studies*, la *Revue de l'Institut de sociologie de l'ULB*, *Études françaises*, *Littérature*, *La Quinzaine littéraire* etc. On lui doit notamment le concept de « surconscience linguistique » de l'écrivain francophone.

La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme constitue une ambitieuse synthèse sur les usages et les représentations de la langue à travers cinq siècles de littérature. « Cet essai, note le *Nouvel Observateur*, s'intéressant aux échanges entre code linguistique et écritures transgressives, nous propose une formidable incursion dans l'imaginaire de la langue, de la truculence de Rabelais aux néologismes de Ducharme en passant par l'argot célinien et le créole de Patrick Chamoiseau. » Selon Pauline Bernon, « cette entreprise prend place à côté de l'histoire de la langue française faite par Ferdinand Brunot et Gérald Antoine. Elle ne recoupe pas non plus l'étude du fonctionnement de la langue littéraire par Charles Bally ou Leo Spitzer. En effet, le livre de Lise Gauvin traite du moment où surgit ce qui renouvelle la langue, dans le contact entre langage et création littéraire, plutôt que de ce qui la légitime, par exemple à l'école ou dans le dictionnaire, objets de l'*Institution du français* de Renée Balibar.



(Colette Klein : *L'appel*)

Nuit de la Lecture en Roumanie

Le samedi 23 janvier 2021 a eu lieu à l'Institut français de Iasi, à l'extrême est de la Roumanie, près de la frontière de la République de Moldavie, une rencontre littéraire détonante ! Une rencontre littéraire féminine, via zoom, réunissant des écrivaines de trois continents : Europe, Afrique et Amérique du Nord.

Le but était de célébrer, comme dans de nombreux pays au monde et avec l'hexagone, la « Nuit de la lecture » sur le thème « Relire le monde », avec localement un ajout : Relire le monde, au féminin.

Relire le monde s'imposait sans conteste en ces temps de pandémie et pouvait se décliner comme rêve d'aventures, désir d'évasion, découverte d'horizons plus ou moins lointains, sans bouger de chez soi. Mais aussi redécouverte de l'intime, réinvention d'un mode quotidien de fonctionnement, création de nouveaux vecteurs de socialisation. Un choix très vaste de « lectures » du monde.

Et bien sûr si chacun de nous relit le monde à sa manière, les écrivains ont ce rôle majeur de le faire découvrir au plus grand nombre à travers leurs écrits, qu'ils aient fonction de militantisme ou non.

Dans ce cadre, il nous est paru important de donner la parole aux femmes, celles qui se sont engagées en littérature pour affirmer au quotidien le rôle des femmes et être ainsi au rendez-vous de l'histoire. Six autrices appartenant au Parlement des Écrivaines francophones ont donc répondu présentes : Tanella Boni, Catherine Cusset, Lise Gauvin, Liliana Lazar, Madeleine Monette et Faouzia Zouari.

Six femmes, critiques littéraires, journalistes ou professeurs conjuguant leurs métiers avec leur engagement dans l'écriture, réunies autour de leur passion pour la langue française. Des poétesses, des romancières, des nouvellistes issues d'horizons géographiques fort différents, mais animées d'une même énergie.

Les rassembler dans une visioconférence virtuelle de deux heures était une gageure et avait d'ailleurs suscité quelques perplexités chez certaines, mais le résultat fut au-delà de nos attentes. L'écran disparaissait derrière les mots ; l'émotion était palpable. Ceux-ci prononcés en français par leurs autrices étaient repris en roumain par la comédienne et metteur en scène roumaine Dumitriana Condurache. Il y avait fine relecture dans une autre langue, relecture accompagnée par la mise en scène. Il y avait écho entre les genres. L'annonce biographique faite de façon concise, mais percutante par la professeur universitaire Simona Modreanu permettait d'avoir, pour

le public en ligne, un aperçu du parcours de l'auteurice et avait pour but de susciter la curiosité.

Pari tenu. Cette rencontre a semblé presque trop courte. Elle a suscité des désirs de traduction et de publication. Liliana Lazar, Catherine Cusset et Faouzia Zouari avaient déjà un ou plusieurs ouvrages traduits en roumain. Pour les trois autres, une fenêtre de lecture plus large s'est ouverte.

Les livres étaient en vitrine dans la librairie centrale de la ville, Cartea Romaneasca, et les médias locaux se sont intéressés à l'évènement, preuve de la francophonie et francophilie dans cette région d'Europe qui mériterait d'être mieux connue et débarrassée de certains préjugés.

Si « relire le monde » pouvait servir à cela, ce serait plus qu'œuvre utile. Que le livre et la littérature au féminin nous fassent voir le monde dans toutes ces nuances et sous de meilleurs auspices !

Muriel AUGRY

Directrice de l'Institut français de Roumanie à Iasi, Membre du Pen Club français



NOAPTEA LECTURII LA IASI

Recitind lumea la feminin

Tanella Boni



Catherine Cusset



Lise Gauvin



Liliana Lazar



Madeleine Monette



Fawzia Zouari



Un dialog moderat de Simona Modreanu

Lectura in limba romana a textelor literare: Dumitriana Condurache

Sâmbata, 23 ianuarie 2021, ora 20.00

Live pe pagina de Facebook a Institutului Francez
din Romania la Iasi, via Zoom

BLED

Chaque année le Congrès Mondial du Comité des Écrivains pour la Paix se tient à Bled, en Slovénie. Le PEN Club français y enverra son président, Antoine Spire, et Philippe Pujas, président du Comité français des Écrivains pour la Paix.

Nous reproduisons ici le

BULLETIN D'INSCRIPTION 53ème RENCONTRES INTERNATIONALES D'ÉCRIVAINS, HÔTEL PARK, BLED 20 - 24 avril 2021

Nom de famille :

Prénom:.....

Monsieur / Madame

Centre PEN :

Adresse:

Tél:

Courriel :

Personne accompagnante:

Souhaits particuliers concernant la nourriture :

J'ai l'intention de participer à la:

1. Table ronde du PEN slovène:	Oui	Non
2. Table ronde du Comité pour la paix:	Oui	Non

J'ai l'intention de participer aux soires de la littérature: Oui Non

J'ai l'intention de participer aux visites de lycées : Oui Non

Nuitée supplémentaire à l'hôtel Oui Non

Nuitée supplémentaire date :

**Droits d'inscription par personne: 450 EUR (chambre individuelle),
350 EUR (chambre double partagée)**

Les droits d'inscription couvrent le matériel de la conférence, le transfert de l'aéroport à l'hôtel et vice versa, les frais d'hébergement (**trois nuitées : les 21, 22, et 23 avril 2020**) et de restauration cités dans le programme ainsi que l'accès à toutes les manifestations. Les frais de voyage, les boissons et les nuitées supplémentaires sont à la charge des participants.

Prix des nuitées supplémentaires par personne: chambre individuelle 95

EUR, chambre double partagée 70 EUR par personne (avec vue sur le lac app. 20 EUR extra) : elles sont à la charge des participants. Il est possible de payer pour des nuitées supplémentaires par le compte bancaire du PEN Slovène ou à l'hôtel.

Paiement:

Le paiement des droits d'inscription **devra se faire avant le 15. Avril 2021** par **virement bancaire** à l'ordre de :

Slovenski center PEN auprès de la banque: **NLB d.d. Trg Republike 2, 1000 Ljubljana,** compte bancaire : **SWIFT CODE LJBASI2X,** n°: **IBAN:SI56020100012599684**

Signature:

Date:

Nous vous prions de retourner ce bulletin d'inscription dûment rempli avant le **30 mars 2021.**

COMMUNIQUÉS DU P.E.N. CLUB FRANÇAIS

Sur la situation en Haïti

Le pouvoir politique qui s'instaure en Haïti multiplie les preuves de sa violence contre les droits, libertés et vies humaines; les acteurs de la culture que sont les écrivains et journalistes sont soumis à cette oppression. La culture n'est pas séparable de la politique en termes de droits humains, pas plus qu'Haïti n'est séparable de la francophonie, ni le PEN Club français de la liberté d'expression francophone. Nous demandons donc que se diffuse la solidarité internationale et que l'instance compétente, l'Organisation Internationale de la Francophonie, dénonce le régime d'oppression en Haïti.

Jean-Philippe Domecq

Soutien à l'historien Maâti Monjib, contre l'arbitraire et pour la défense de la liberté d'expression

Le Maroc intensifie la répression contre les auteurs, journalistes et intellectuels qui ont un regard critique sur la monarchie marocaine.

Le dernier en date est l'historien et défenseur des droits humains **Maâti Monjib** franco-marocain qui vient d'être condamné lors d'une audience à Rabat à un an de prison ferme pour « fraude » et « atteinte à la sécurité de l'État ». Il s'agit d'un verdict d'une affaire qui remonte à 2015 dont ni Maâti Monjib interpellé fin décembre ni ses avocats n'ont été prévenus.

Ses défenseurs ont pris connaissance du verdict sur un site du ministère de la Justice accessible aux avocats. Ce jugement, qui a eu lieu mercredi 27 janvier, concerne aussi six autres journalistes et militants des droits humains marocains.

Maâti Monjib, 60 ans, est un historien critique du régime et de la monarchie marocaine, spécialiste de la décennie 1955-1965 qui correspond à la mise en place du régime marocain après la décolonisation. Il montre et explique dans ses recherches la construction du régime politique actuellement au pouvoir au Maroc. Visiblement l'indépendance académique de ce chercheur ne convient pas à la politique officielle du royaume marocain en matière d'histoire. Il est, cette année, Professeur invité à l'Université de Tours pour une série de conférences.

Outre ses activités de chercheur, il est à l'origine en 2007 du centre *Ibn Rochd* qui fut un lieu de rencontre pour un rapprochement pacifique entre Islamistes et laïques, qui a été fermé par les autorités en 2015. Il est de plus un des membres fondateurs de *l'Association Marocaine pour le Journalisme d'Investigation (AMJI)* qui a lancé un réseau de journalistes d'investigation sur 13 villes du Maroc ; association elle aussi interdite en 2015.

Cette mesure arbitraire fait suite à des harcèlements de tous ordres depuis 2014 : surveillance continue, écoutes téléphoniques, espionnage téléphonique, conférences et activités diverses interdites, fermeture du centre *Ibn Rochd*, interdiction de voyager à l'extérieur, tentative de le radier de son poste d'enseignant, menace de saisie de ses biens, menaces sur sa famille, encore plus grave des menaces de mort en 2015 suite à un article publié dans *Orient XXI* et campagnes de diffamation... tous les moyens sont bons pour le faire taire !

Le Pen Club français apporte son soutien à Maati Monjib et condamne sans équivoque ces violations évidentes des droits humains par le Maroc ; il demande la libération immédiate de Maâti Monjib et de ses collègues ainsi que l'abandon des poursuites à leur encontre.

Jean-Philippe Domecq

Réaction à la situation en Russie

Le Pen club russe a protesté avec vigueur et détermination contre la répression des manifestations qui ont dénoncé l'arrestation, le procès et la condamnation d'Alexeï Navalny. Il s'est élevé contre les atteintes aux libertés fondamentales portées par le pouvoir russe dans cette vague de répression. Le Pen club français se fait le relais de cette protestation en publiant ci-après le communiqué co-signé par le Pen club russe et un autre mouvement. Il assure le Pen club russe de sa fraternelle solidarité, et lui exprime sa vive admiration pour le courage avec lequel il se tient aux côtés des défenseurs des libertés.

Philippe Pujas

Communiqué reçu du PEN russe :

PEN Moscow and Free Word Association Statement

On January 31, mass processions and meetings took place throughout Russia. People of different generations, views and political sympathies came out onto the streets.

Among them were those who wanted, primarily, to support Alexei Navalny, and those who came out, first and foremost, against lawlessness and arbitrariness. These people – whatever differences in their views might be – are united by a single civic impulse: they want to preserve their dignity, they want to live and raise children in a state governed by the rule of law, in a just country where the main value is a person. Modern, not backward and archaic politics is based on this value, a living developing society stands on these foundations. The protest was fundamentally peaceful, and proclaimed the rejection of violence, both as practice and as a principle.

However, the authorities responded with blocked cities and brutal force detentions that violate constitutional norms. Even those who did not come outside that day were taken to the police departments. A teacher, founder of the European gymnasium Irina Bogantseva was taken away from home. A 72-year-old chemical scientist with a worldwide reputation, Vyacheslav Lvov, was detained right outside his house. Petersburg film critic Angelica Artyukh was sentenced to 15 days in Moscow for “obstructing traffic”. These are just a few famous names of people respected in society. But about 5,500 ordinary people were detained throughout the country: our compatriots are bullied by the police, beaten, are denied medical assistance. The authorities have declared war on their own people.

The issue of the status of the press is acute in this situation. More than ninety of our fellow journalists, who had their IDs and editorial assignments, were also detained, among them: a member of PEN Moscow Sergey Parkhomenko; journalist Oleg Pshenichny, who eventually received eight days of arrest; photojournalist Ivan Kleimenov, beaten with a stun gun and now arrested for ten days. Even a member of the Presidential Human Rights Council, historian and journalist Nikolai Svanidze ended up in a paddy wagon. On January 31, media representatives were not allowed to fulfill their professional duty, and now those who report the number of protesters, which does not coincide with the official data, are threatened with millions in fines. All this is evidence of aggression and fear – aggression against peaceful people and fear of letting the nation know the truth about what is happening.

PEN-Moscow and the Free Word Association (Svobodnoye Slovo) are vigorously protesting against yet another attack on civil society and freedom of speech.

Our e-mail: svobodnoe_slovo@mail.ru ; our website: <http://www.penmoscow.ru> ;
our Facebook page: <https://www.facebook.com/SvobodnoeSlovo> ; Our YouTube
channel: https://www.youtube.com/channel/UCQidV_u96NCCUKHIn64amuQ

Réaction à la situation en Biélorussie par Philippe Pujas

Depuis l'élection présidentielle du 9 août 2020, frauduleusement remportée par Alexandre Loukachenko, les Biélorusses manifestent, avec constance et détermination, pour l'instauration d'un état de droit, et se heurtent à une répression implacable et arbitraire. Le Pen club biélorusse, présidé par la prix Nobel de littérature Svetlana Alexievitch, documente avec courage et application les incessantes atteintes aux droits humains et aux libertés fondamentales dans le pays. Il montre le large éventail de la répression qui se poursuit : détentions arbitraires et illégales, confiscation d'ordinateurs d'éditeurs et de journalistes, traque de celles et ceux qui arborent le drapeau rouge et blanc devenu le symbole de l'aspiration démocratique nationale... La Biélorussie est le pays où le poète Ihnat Sidorčyk, sorti de chez lui pour acheter des cigarettes, peut être interpellé dans la rue et emprisonné pour avoir animé une discussion sur les réseaux sociaux.

Dans cette période où le covid-19 occupe tous les esprits, le Pen club français appelle peuples, gouvernements et institutions de l'Europe à ne pas oublier le combat du peuple biélorusse pour la démocratie et les droits humains et à se tenir fermement à ses côtés. Il félicite les sponsors de la fédération internationale de hockey sur glace qui ont obligé cette fédération à renoncer à tenir en Biélorussie les championnats du monde de leur discipline dans l'actuel climat de répression. Il assure le Pen club biélorusse de sa sympathie fraternelle, et de sa disponibilité pour lui apporter toute forme de soutien qu'il jugera utile.

P P

Situation biélorusse, février 2021, par Jean-Philippe Domecq

Pendant que les informations mondiales sont sollicitées par d'autres périls, la Biélorussie n'est plus à l'avant-plan mais demeure une préoccupation essentielle pour le droit à la souveraineté démocratique et nous concerne tous, notamment en Europe, au même titre que la lutte des femmes en Pologne contre la nouvelle loi sur l'avortement, associée à la lutte contre les remises en causes de l'Etat de Droit dans ce pays et en Hongrie. La capacité d'innovation dans la résistance à l'oppression dont a fait preuve la population biélorusse donne l'exemple de nouvelles formes de lutte civile pacifique. De cette inventivité dans la résistance font particulièrement preuve les créateurs, artistes, auteurs, mais aussi et partout les différents acteurs de la société civile biélorusse. C'est pourquoi ils sont particulièrement visés par la répression du

régime, qui se fait à bas bruit, mais quotidiennement. Une énumération résumée parlera ici d'elle-même :

En janvier, Dzianis Ivanou, musicien de l'Orchestre philharmonique d'Etat, a été arrêté durant une manifestation ; il avait déjà été soumis à une arrestation administrative de 15 jours en novembre 2020. Même sanction pour Marharyta Novikava, photographe, pour sanctionner son action « Nourriture et non bombes » en janvier. Pour une série d'actions aussi, Viktar Carykievic subit une année de régime pénitentiaire. S'ajoute une longue liste de commerces et de sites d'informations dont les animateurs sont emprisonnés ou empêchés de travailler pour détention ou ventes de symboles non autorisés, notamment les trois couleurs du drapeau ou des références à la nation biélorusse : Alena and Valer Jesipionak pour le magasin Moj Rodny Kut ; le 29 janvier la police fouille le magasin Admjetnasc où l'on peut acheter des produits marqués de symboles nationaux, le propriétaire et activiste Siarhie Vieramiejnka subit une procédure administrative ; à Minsk, la police financière a saisi équipement et produits de vente du magasin Symbal.by et les employés sont accusés d'hooliganisme ; à Minsk aussi, le poète Julij Iljuscanka a été arrêté et condamné à 25 jours de prison le 1^{er} février ; le 29 janvier, dans l'espace Kryly Halopa, l'exposition « J'entends presque les oiseaux chanter », du photographe Maksim Sarycau, n'a pas pu ouvrir plus d'une heure, suite à la visite du Ministre des Urgences. Il suffit de porter des vêtements aux couleurs du drapeau blanc-rouge-blanc au balcon ou de lancer des ballons de ces trois couleurs, ou de porter des chrysanthèmes (blancs et rouges) pour être arrêté. Une pétition en faveur du drapeau a d'ailleurs recueilli 50 000 signatures en une journée.

Mais la résistance culturelle continue activement dans le pays : par vidéos, par exemple celle intitulée « Les mots sont plus puissants », de la poétesse et traductrice Hanna Komar lisant Francisak Alachnovic ; et d'autres artistes s'inspirent directement de l'actualité : Lilya Kvatsabaya, Nika Emerald, Artsyom Bobovnikov.

La solidarité internationale aussi se développe : en Allemagne, notamment sur la plateforme IndieRepublik ; en Autriche, où la communauté littéraire prend la défense du traducteur Volha Kalackaja ; Paviel Sieviaryniec, en prison depuis le 7 juillet 2020, s'y est vu décerner le prix littéraire Zhyznevsky « Guerrier de lumière ».

C'est dire si la répression continue mais aussi la résistance, à laquelle le PEN Club français s'associe pleinement, dans l'optique d'une pression accrue de la France et du Conseil de l'Europe sur les autorités de l'État biélorusse.

J-P D



(Jean-Philippe Domecq, photographie de Magali Croset Calisto)

Appel reçu du PEN biélorusse :

“We are calling out and the world is listening” – Issue 16 about the State of Belarusian Culture in times of the Socio-Political Crisis

The new issue of our Digest about cultural resistance in Belarus keeps covering unjust and illegal detentions, sentences and persecution; captures the facts of dismissals, bans and pressure for political views; notes new cases of repression for symbols; and demonstrates international solidarity with Belarus and creative acts of resistance - new works of art and the voices of individuals.

Musician from Hrodna **Jury Łakcijaŋ** is accused of transporting independent media; **Viktar Carykievič** from Masty is on trial for painting white-red-white flags on trees and bus stops, hanging stuffed animals in police uniforms; the former head of the culture department of the Mahiloŋ city **Iryna Źabbarava** executive committee is on trial for bribery; artist **Uładzimir Hramovič** and art manager **Lesia Pčoŋka** were detained in Minsk during solidarity chains; photographer **Ryta Novikava** was detained in Minsk during the action “Food Not Bombs”; young poet, director and actor **Ihnat Sidorčyk** has been imprisoned in Valadarka for almost six months for going out for cigarettes on the evening of August 10. On the way home, Ihnat was detained as an organizer of a chat for friends titled “Walk”.

Publishers **Hienadź Viniarski** and Andrej **Januškievič** don't have an opportunity to do their job, as their equipment has been confiscated and their accounts have been arrested by the financial police. The owner of a shop with national symbols “Roskviť” **Jury Kazakievič** had his computer and phone were confiscated, the shop was searched. **Anatol Hryškievič**, a teacher from Viciebsk, joined the strike demanding Łukašenka's resignation. This is not the first time that an “under guard tour” has taken place in Navahrudak: its participants expressed solidarity with convicted citizens and residents all over Belarus with stars having the numbers “23.34” on their clothes. The tourists are always accompanied by police.

Cultural resistance: the song “Don't Touch” and the video by project Koob Dele, “Stability” by Lilia Kvabatskaya, “Untitled” by @aftahov, “Snow March” by Volha Jakuboŋskaja; online festival Victory Artists, children's drawings in support of Ihar Łosik.

International Solidarity: Swedish PEN Magazine PEN / Opp continues publications on Belarus; the poetic **“Festival of Hope”** began with a round table discussion on the political and social situation in Belarus; joint art project about art and Belarusian events **Echoes. Voices from Belarus**; **Union of German-speaking translators** of literary and scientific works expresses solidarity with Belarus and arrested translator **Volha Kalackaja**.

Biélorussie : Plus de 590 écrivains, artistes et travailleurs de la culture ont fait l’objet d’atteintes en 2020 - Rapports du PEN Biélorusse

Vendredi 29 Janvier 2021 - 14h47

[Lire l’article en intégralité](#)

Mike Halmshaw

PEN International

mike.halmshaw@pen-international.org

Publié le 28 Janvier 2021, le Rapport d’observation du PEN Biélorusse, *With no Right to Culture: Belarus 2020*, dresse un bilan des arrestations, détentions, mauvais traitements, révocations et autres punitions dont ont été victimes 593 écrivains, musiciens, performeurs et travailleurs de la culture qui avaient pris part aux manifestations contre les élections présidentielles d’août 2020. L’échelle de la répression contre le secteur culturel, ainsi que de nombreux autres de la société civile et des médias ayant également participé à ces protestations massives, est sans précédent dans l’histoire récente de la Biélorussie.

Pour lire, télécharger et partager le rapport :

<https://pen-centre.by/wp-content/uploads/2021/01/report-with-no-right-to-the-culture-en.pdf>

Le rapport de 18 pages s’appuie sur une recherche menée par le PEN Biélorusse à partir du début des manifestations qui ont créé un élan à la suite de l’élection présidentielle du 9 Août ayant vu Alexandre Lukachenko, au pouvoir depuis 1994, accéder d’une manière contestée à un mandat de cinq ans pour la sixième fois consécutive. L’élection a été largement contestée au sein de la Biélorussie et par les dirigeants de nombreux pays en Europe, ainsi que par l’Union Européenne et les Nations Unies.

L’étude a mis en lumière que les personnes travaillant dans le domaine du théâtre, les musiciens et les écrivains ont été les plus touchés. Leur seul « crime » a été d’être présents à l’occasion de ces manifestations largement pacifiques pour des

performances de théâtre, des concerts ou des lectures mises en scène dans les rues, ce qui a fait d'eux les cibles d'arrestations ou de violences émanant de la police ou d'individus pro-gouvernementaux. D'autres ont été contraints à la démission ou renvoyés de leur travail, ont perdu des contrats et vu leurs performances et lectures annulées en raison de leur engagement dans l'opposition.

L'échelle des arrestations et les tentatives autoritaires visant à écraser la dissidence pacifique et créative en Biélorussie, qui se poursuit cette année encore, est la source d'une profonde inquiétude. Le PEN International continuera de soutenir le PEN Biélorusse ainsi que tous les écrivains et personnes luttant pour le droit à la liberté de rassemblement, de contestation et d'expression pacifiques.

Le PEN Biélorusse continue d'enregistrer les événements affectant la culture biélorusse pendant la crise socio-politique. Consulter la dernière parution du *Digest of Cultural Resistance* ici :

<https://pen-centre.by/en/2021/02/16/bycz-vartym-takoga-narodu-belaruskaya-kultura-padchas-gramadska-palitychnaga-kryzisu-vypusk-19.html>

Pour en apprendre davantage sur le PEN Biélorusse et suivre son travail et ses publications, rendez-vous sur : <https://pen-centre.by/en>

Pour plus d'informations, merci de contacter *Sara Whyatt, Coordinatrice du Programme pour l'Europe, au PEN International, Koops Mill Mens, Unit A, 162-164 Abbey St, London, SE1 2AN, Tel.+ 44 (0) 20 7405 0338, mël : sara.whyatt@pen-international.org*

À lire également sur la Biélorussie (en anglais) :

[Statement Belarus](#) - 6 Nov 2020

[Belarus: Writers, artists and cultural workers targeted in repression against the democracy movement](#)

[Centres News Belarus](#) - 6 Nov 2020

[Belarus: As the crisis in Belarus continues, Belarus PEN calls for international support](#)

[Statement International](#) - 12 Oct 2020

[New creative work premiered by PEN International in solidarity with writers at risk](#)

(Traduction effectuée par Yekta pour le PEN français le 16/02/2021)

Communiqué du PEN polonais

OSWIADCZENIE POLSKIEGO PEN CLUBU

22 lutego 2021

Wolności słowa i myśli – fundamentalnym prawom człowieka i obywatela – grozi dziś w Polsce *de facto* polityczna i ideologiczna cenzura.

Od dłuższego czasu ograniczano tę wolność metodą małych kroków, ćwicząc w cenzorskiej gotowości podatnych na presję dziennikarzy, urzędników, przedsiębiorców, działaczy czy pedagogów. Spektakularnym przykładem takiej gotowości było ostatnio odwołanie z przyczyn politycznych wystawy prac światowej sławy fotografa Chrisa Niedenthala w galerii Zespołu Szkół Plastycznych w Rzeszowie. Powróciła cenzura podmiotowa, wycinająca osoby i nazwiska – co potrafi, pokazały dzieje zniszczenia programu III Polskiego Radia, by nie wspomnieć wielu wcześniejszych przypadków. Powróciła też cenzuralna obrona propagandowego obrazu zideologizowanej rzeczywistości. Mitomania żąda monopolu autorytarnej fikcji.

W coraz częstszych postępowaniach, dochodzeniach, procesach cywilnych i karnych narzędziami ideologicznej cenzury są nieostre pojęcia obrazy uczuć religijnych i obrazy narodu polskiego. Pojęcia te i związane z nimi sankcje karne należy natychmiast usunąć z Kodeksu i z praktyki sądowej. Nie dość, że niejasne, stosowane są wybiórczo, a zarzuty na nich oparte same mają najczęściej charakter insynuacji i zniesławienia. Obecność takich artykułów w Kodeksie nakłada na prokuratorów i sędziów obowiązki propagandzistów.

Udział Reduty Dobrego Imienia (formalnie fundacja, personalnie i finansowo – ideologiczna przybudówka PiS i rządu) w procesie profesorów Barbary Engelking i Jana Grabowskiego zmienia charakter procesu cywilnego wytoczonego na pozór prywatnie badaczom dziejów Zagłady przez spadkobierczynię jednego z negatywnych bohaterów ich monografii. W kilkusobowym zarządzie wspomnianej fundacji obok prawników polityków i publicystów zasiada twórca kabaretowy, do niedawna dyrektor telewizji publicznej, który na jej antenie wsławił się „żartem” z ludobójstwa: obozy zagłady, jak oświadczył, można by nazwać żydowskimi, bo wiadomo, kto obsługiwał krematoria. Tak obsadzona instytucja służy do procesowania się z historykami Holocaustu. W odgrzewanej prowokacji nie chodzi o historyczną prawdę o Zagładzie, lecz o mitomanię narodową. To obrona fikcji, a nie „dobrego imienia” Polski, którą obrona ta i hańbi, i ośmiesza.

Analogiczny charakter mają poczynania administracyjne nie tylko w sferze nauki, lecz także oświaty. Ideologiczną weryfikację programów i instytucji oświatowych zarządził minister edukacji, który przed powołaniem na to stanowisko wsławił się głośnym stwierdzeniem o „idiotyzmie

jakichś praw człowieka”. Zdanie to dodaje ciężaru cenzuralnej czystce dokonywanej na tak szeroką skalę.

Cenzuralny charakter ma wreszcie zapowiedziany atak fiskalny na niezależne od władzy media i finansowe podstawy ich niezależności. Inną formą ataku na niezależność mediów jest ich wykup pod hasłem „repolonizacji” przez państwowe koncerny handlowe. To również fikcja: i w tym przypadku chodzi o monopol kreowania ideologicznego obrazu rzeczywistości, o monopol zawłaszczenia rzeczywistości. Zmonopolizowane już wcześniej media publiczne demonstrują, jak agresywną propagandową fantasmagorią zastąpić świat realny.

Przyjętym zwyczajem od małych kroków przechodzi się do wielokierunkowego ataku na wolność słowa i myślenia. Wolności tej nie wolno nam zaprzepaścić. Jest ona nie tylko prawem, lecz przymiotem, definiującym człowieka.

Traduction reçue et légèrement retouchée par nos soins (les passages concernés sont soulignés)

DECLARATION DU PEN CLUB POLONAIS

22 février 2021

La liberté d’expression et de pensée – droits de l’homme et du citoyen fondamentaux – sont aujourd’hui menacés *de facto* en Pologne par une censure politique et idéologique.

Depuis longtemps déjà, cette liberté était limitée par la méthode des petits pas, journalistes, fonctionnaires, entrepreneurs, militants ou pédagogues étant mis dans le collimateur, histoire de savoir, s’ils étaient prêts à devenir de dociles censeurs... Dernièrement, un exemple spectaculaire d’une telle attitude a été l’annulation, pour des raisons politiques, de l’exposition des travaux de Chris Niedenthal, photographe de renom mondial, dans la galerie d’un ensemble des écoles d’arts plastiques de Rzeszów. La censure subjective est de retour, éliminant individus et noms – l’histoire de la destruction de l’antenne III de la Radio polonaise démontre manifestement ce dont elle est capable, pour ne pas rappeler de nombreux cas antérieurs. Est également de retour l’interdiction, par le truchement de la censure, de l’image de la réalité devenue objet de propagande et d’idéologie. La mythomanie revendique le monopole d’une fiction autoritaire.

Des concepts opaques d’insulte aux sentiments religieux et à la nation polonaise sont utilisés comme instruments d’une censure idéologique au cours de

procédures, enquêtes, procès civils et pénaux toujours plus fréquents. Ces concepts, et les sanctions pénales qui vont avec, doivent être immédiatement éliminés du Code et de la pratique judiciaire. Non contents d'être opaques, ils sont appliqués sélectivement, tandis que les imputations qu'ils fondent revêtent elles-mêmes, le plus souvent, le caractère d'insinuations et de diffamation. La présence de tels articles dans le Code impose aux procureurs et magistrats des obligations de propagandistes.

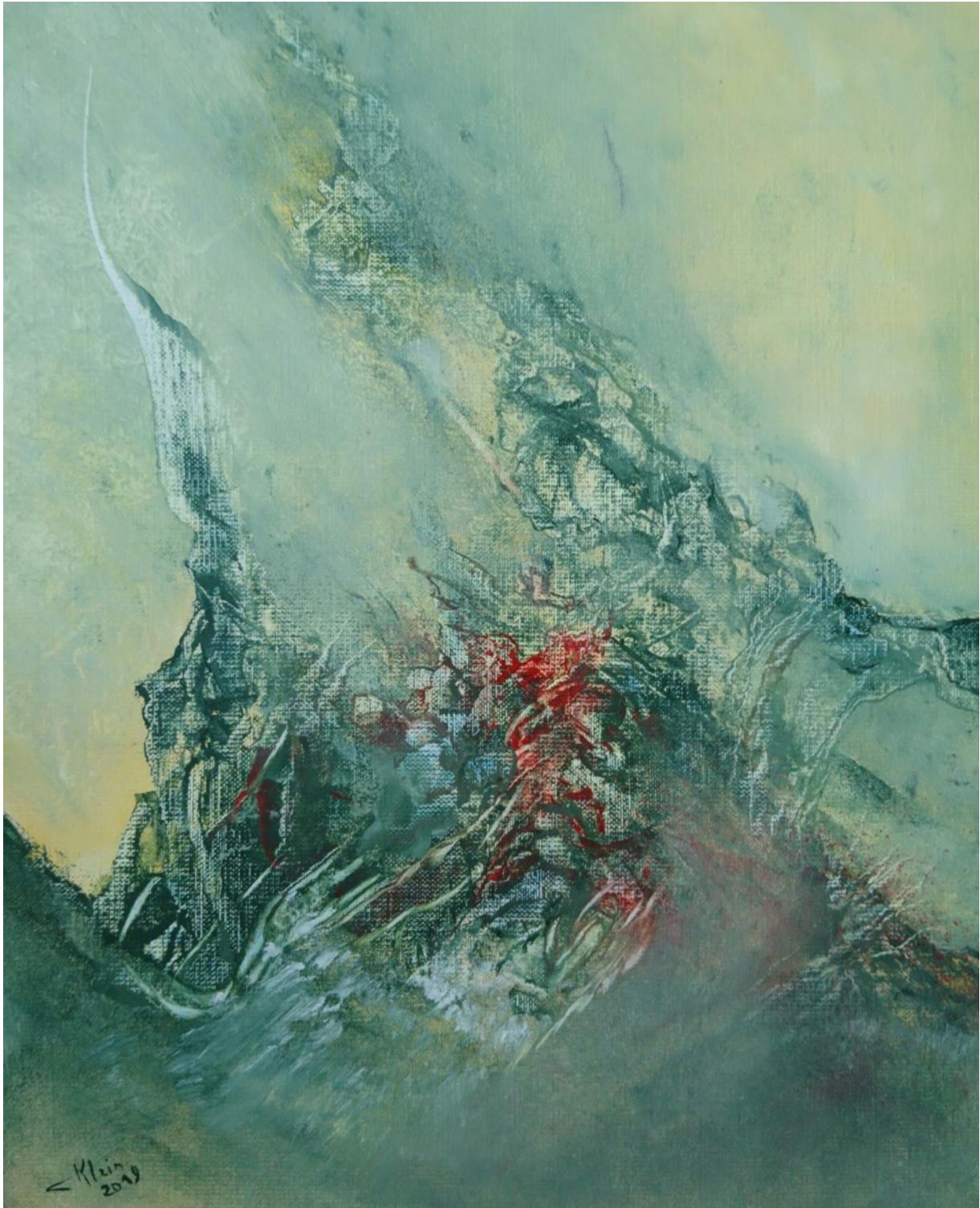
La participation de Reduta Dobrego Imienia (*Redoute de la Bonne réputation*, formellement fondation, personnellement et financièrement – antenne idéologique de PiS et du gouvernement) au procès des professeurs Barbara Engelking et Jan Grabowski change le caractère du procès civil introduit, en apparence, sous forme d'une action privée, contre des chercheurs s'occupant de l'histoire de la Shoah, par l'héritière d'un des protagonistes négatifs de leur monographie. Aux côtés des hommes politiques de droite et de journalistes, au conseil d'administration de cet organisme, composé de plusieurs personnes, siège également un artiste de cabaret, jusqu'à il y a peu directeur de la télévision publique, qui s'est rendu célèbre en racontant à l'antenne une « blague » sur le génocide : les camps d'extermination – a-t-il déclaré – on peut les appeler juifs, on sait bien qui assurait le service des fours crématoires. Ainsi constituée, cette institution sert à faire des procès aux historiens de la Shoah. Dans cette provocation, qui n'est pas la première du genre, il ne s'agit point de la vérité historique sur la Shoah, mais de la mythomanie nationale. C'est bel et bien la défense de la fiction et non pas de la « bonne réputation » de la Pologne que cette défense déshonore et ridiculise.

Des décisions administratives, non seulement dans le domaine de la science, mais aussi de l'éducation, ont un caractère analogue. Le ministre de l'éducation – qui, avant sa nomination à ce poste, a fait des vagues en parlant d'« idiotie de ce qu'on appelle les droits de l'homme » - a ordonné une vérification idéologique des programmes et des institutions du secteur de l'éducation. Ses propos redonnent de l'importance à la purge entreprise à une si grande échelle par le biais de la censure.

L'attaque fiscale, annoncée contre les médias indépendants du pouvoir et les bases financières de leur indépendance, revêt aussi le même caractère de censure. Une autre forme d'attaque dirigée contre l'indépendance des médias est leur rachat, sous le couvert de « repolonisation », par de grands groupes commerciaux étatiques. C'est aussi de la fiction : dans ce cas-là, il s'agit du monopole de création d'une image idéologique de la réalité, du monopole d'appropriation de la réalité. Les médias

publics déjà monopolisés sont là pour démontrer comment, par le biais de fantasmagories de propagande, remplacer le monde réel.

Il est de coutume de passer de la méthode des petits pas à une attaque tous azimuts contre la liberté d'expression et de pensée. Nous ne pouvons pas laisser dilapider la liberté. Elle est non seulement un droit, mais l'attribut de l'homme.



(Colette Klein : *Ascension*)

DIVERS MESSAGES ET COMMUNIQUÉS

du PEN INTERNATIONAL



Message adressé par Jennifer Clement à Antoine Spire, en date du 5 février 2021 :

« Le 5 février 2021

Cher Antoine Spire,

PEN International a pris très au sérieux l'élection disputée au sein de PEN Français. Nous avons donc demandé une analyse légale impartiale et un conseil juridique au bureau parisien d'un très important cabinet d'avocats international.

La réponse claire et concluante de ce cabinet est que le Comité du PEN Français a agi de façon légale. PEN International vous reconnaît donc, cher Antoine Spire, comme le président légalement élu de PEN Français.

Tout en reconnaissant que cette période a été très difficile pour vous ainsi que pour l'ensemble des membres de PEN Français, le Bureau International de PEN espère que nous puissions tous aller de l'avant et revenir à la tâche de soutenir la Charte de PEN et notre mission.

Avec l'assurance nos sentiments les meilleurs,

Le Bureau de PEN International »

Invitation, à laquelle nous avons répondu positivement, à nouer un partenariat avec le PEN chilien en date du 20 janvier 2021 :

« Chers collègues PEN,

Nous espérons que vous profitez d'une nouvelle année pleine de bonheur et de santé! Nous sommes très heureux que vous ayez décidé de participer au projet d'appariement de Centres PEN. Vous êtes partenaires !

Les centres appariés ont été choisis au hasard en utilisant la technologie. Veuillez noter que cela ne vous empêche pas de travailler avec vos partenaires PEN actuels

et ne remplace pas non plus l'initiative de « Centre Twinning ». Il y a de nombreux centres qui travaillent déjà ensemble - le but du projet d'appariement des centres est de mieux se connaître, de renforcer la coopération, et d'apprendre les uns des autres. 2021 n'est pas seulement l'année du centenaire de PEN International, c'est aussi une année difficile et exigeante en raison de la pandémie mondiale. En cette période d'incertitude, PEN reste constant. C'est formidable de savoir que nous avons des amis PEN partout dans le monde.

Nous avons hâte d'entendre vos commentaires, alors faites-nous savoir comment cela se passe. Avez-vous contacté votre centre apparié pour lui dire bonjour ?

Janvier est le mois pour contacter votre centre de correspondance et pour discuter de ce que vous aimeriez faire ensemble. Nous avons hâte d'entendre vos idées! Gardez à l'esprit qu'il n'est pas nécessaire que ce soit quelque chose de grand - chaque pas en avant est un pas dans le futur, qu'il soit petit ou grand.

Pour rappel, vous pouvez trouver les coordonnées de votre centre apparié dans le document Excel ci-joint, et vous pouvez trouver notre calendrier préliminaire proposé dans le «Guide à l'intention des centres appariés» ci-joint.

Nous allons vous contacter pour vous fournir les détails concernant les webinaires au sujet du projet d'appariement en février.

Merci et bonne journée!

Cordialement,

Kätlin Kaldmaa »

Vœux de Romana Cacchioli

AUX SECRÉTAIRES DE TOUS LES CENTRES

Chers collègues,

Recevez nos meilleurs vœux de la part du bureau de PEN International à Londres. La participation d'autant de membres à notre premier congrès numérique a été formidable, et le travail que vous avez accompli pour promouvoir la liberté d'expression lors de la réunion du comité des écrivains en prison constitue une véritable source d'inspiration.

Cette année a été sans pareille ; la pandémie de COVID-19 nous a empêchés de tenir la plupart de nos réunions en face à face, et si PEN a adhéré au monde numérique, notre organisation était néanmoins très triste de ne pas pouvoir rencontrer ses membres en personne.

La pandémie a posé des défis mondiaux inédits, notamment en matière de santé publique, ainsi que des difficultés économiques pour un grand nombre de personnes dans le monde. Le secteur culturel a notamment connu des bouleversements sans précédent. La pandémie a également suscité des préoccupations importantes en matière de promotion et de protection de la liberté d'expression. De nombreux États dans le monde ont profité de la crise pour restreindre les libertés fondamentales et exacerber les limites de la liberté d'expression en vue de museler les voix critiques.

Ensemble, la communauté PEN International a relevé une série de cas dans le monde entier où des journalistes, des militants, des médecins, des fonctionnaires et d'autres professionnels ont été arrêtés, forcés au silence ou attaqués après avoir exprimé leurs opinions sur la pandémie. Nous sommes également préoccupés par certains gouvernements qui essaient d'utiliser la législation en vue de restreindre la liberté d'expression ou d'imposer une surveillance sous prétexte de combattre le COVID-19. Veuillez consulter la [résolution COVID](#) de PEN, adoptée lors du congrès de cette année.

Malgré tous les défis, je voudrais terminer l'année en vous remerciant tous pour le soutien indéfectible apporté à la mission de PEN. Nos actions de solidarité sont plus puissantes, plus efficaces et plus nécessaires que jamais. Afin de nous donner du courage en cette fin d'année, je partage une note et un poème de **Sedigheh Vasmaghi** - théologienne, poétesse, écrivain et militante des droits des femmes, qui risque six ans de prison. Livres interdits en Iran. [#ImprisonedWriter](#)
[#SedigehVasmaghi](#)

*Chers amis,
Je vous remercie sincèrement de votre solidarité et de votre soutien.
Nous sommes unis contre l'injustice et les violations des droits de
l'homme.*

*Appréciation
L'hiver n'est pas la dernière saison
Je pense aux violettes
Qui, sous une énorme couche de neige,
se préparent à pousser.
Je pense aux arbres
Qui restent debout tout l'hiver
Pour prouver que
L'hiver n'est pas la dernière saison*

Sedigheh Vasmaghi

Quelques bonnes nouvelles :

4. Nous saluons le succès de la campagne du **PEN Sierra Leone**, qui a abouti à l'abrogation par le gouvernement de sa loi sur la diffamation criminelle le 23 juillet 2020.
5. Vietnam : **Tran Thi Nga** a été libérée et poussée à l'exil en janvier 2020 ([link to news](#))
6. Ouganda : **Stella Nyanzi** a été libérée après l'annulation de sa condamnation ([link to news](#))
6. Myanmar : Le poète et activiste **Maung Saungkha** a bénéficié d'une réduction de sa peine potentielle, de trois mois d'emprisonnement à une amende sans peine de prison obligatoire. Il a personnellement remercié PEN pour ses efforts de sensibilisation à sa cause ([link to original statement](#)).
7. Chine : La journaliste et membre de l'ICPC **Gao Yu** a été libérée sous condition médicale et purge maintenant le reste de sa peine de prison en dehors de la prison ([link to news](#)). En 2017, elle a participé à une campagne de rédaction de lettres de PEN International ([link](#)).
8. Chine : L'écrivain dissident **Li Tie** a été libéré de prison ([link to news](#)). Il a été inscrit sur la liste des cas de 2019.
9. Cuba : L'écrivain **Roberto de Jesús Quiñones Haces** a été libéré en septembre. ([link to news](#))
10. Xinjiang - Chine : La poétesse de langue ouïghoure **Chimengül Awut** a été libérée des camps de rééducation du Xinjiang. Nous nous sommes réjouis de

cette nouvelle à l'approche du [#LiuXiaoboanniversary](#) et avons appelé à la libération immédiate des autres personnes encore détenues ([link to tweet](#)):

*Bien que je sois punie pour mes écrits, je n'ai pas honte de mon crime. Le soutien et la bonne volonté [de PEN] m'ont consolée et réjouie pendant cette période difficile de ma vie. **Dr Stella Nyanzi** Militante, universitaire et poétesse ougandaise*

Et un extrait d'un message d'**Osman Kavala**, Turquie - éditeur et philanthrope emprisonné - Journée de l'écrivain en prison

Je ne considère pas les campagnes des écrivains en prison organisées par la famille PEN dans le monde entier comme une simple manifestation d'empathie et de justice, mais comme un exercice d'éducation de l'humanité.

Je suis extrêmement heureux que vous vous souveniez de moi aujourd'hui, ainsi que de mon voisin de prison Ahmet Altan, de Nedim Türfent et du poète İlhan Sami Çomak qui a passé de si longues années en prison. Je tiens à remercier le centre PEN Cymru du pays de Galles et le centre PEN écossais.

Au nom du personnel de PEN International, nous vous souhaitons des fêtes de fin d'année paisibles et de bonne santé. Nous vous rappelons que le **bureau sera fermé du 23 décembre au 4 janvier 2021** et nous nous réjouissons de travailler à nouveau avec vous tous, pour défendre l'expression sous toutes ses formes et de célébrer les 100 ans de PEN et son avenir.

Nous nous souvenons de tous ceux qui sont emprisonnés, persécutés et harcelés.
Meilleurs vœux,

Romana
Directrice exécutive



(Colette Klein : *Fulgurance*)

LES MEMBRES DU P.E.N. CLUB FRANÇAIS

PUBLIENT

Mathias Lair

Quand les anges allaient aux femmes

Éditions du Net, 2021

112 pages, 15 euros

ISBN 978-2-312-07331-6

Christophe Forgeot

Pleine Ruine

Éditions Unicité, 1^{er} trimestre 2021

134 pages, 14 euros

ISBN 978-2-37355-527-1

Philippe Pujas

Comme passe le vent

Éditions La feuille de thé, 2020

168 pages, 20 euros

ISBN 979-10-94533-23-9

Philippe Bouret – Marie-Philippe Deloche

De si longtemps avant les mots

Éditions Unicité, 2020

182 pages, 16 euros

ISBN 978-2-37355-465-6

Muriel Augry

Encres acérées / Cernuleri lacerate

Traduction Valeriu Stancu ; encres Philippe Bouret

Éditions Cronedit, 2020

60 pages, 12 euros

ISBN : 978-606-8807-71-3

Jean-Luc Favre Reymond

Petit Traité de l'insignifiance

5 Sens Éditions Genève

88 pages 11,90 euros

ISBN 978-2-88949-156-8

Jean-Luc Favre Reymond

Chasser les vivants, dormir avec les morts

5 Sens Éditions Genève

238 pages 17,90 euros

ISBN 978-2-88949-212-1

Cette rubrique ne demande qu'à être nourrie. N'hésitez pas à nous faire part de vos publications récentes en prenant les annonces ci-dessus comme modèle.

Naissance d'un salon consacré à la poésie

Nous avons reçu d'Alexia Aubert le message suivant, nous le reproduisons avec son autorisation :

« Bonjour,

Je vous informe qu'un salon de la poésie de Valbonne Sophia Antipolis aura lieu le 10 et 11 juillet (1^{ère} édition). Stands auteurs, scènes ouvertes, ateliers seront au programme. Dernier délai pour l'inscription des auteurs.

Bien à vous,

Alexia Aubert

06.22.35.43.80

eurydice.poiesis@gmail.com »

DEMANDE D'ADHÉSION

Ne pas oublier de signer la demande

NOM et prénom :

PSEUDONYME en littérature :

Nationalité :

Date et lieu de naissance :

Adresse :

N^{os} de téléphone

Courriel :

Langues étrangères :

Œuvres principales :

Collaborations éventuelles (*journaux et revues*) :

Autre profession :

Titres et qualités :

Le/La soussigné(e) déclare avoir pris connaissance des principes figurant dans la CHARTE et s'engage à s'y conformer.

Date et signature

Merci, après avoir rempli, daté et signé la demande d'adhésion, **de la détacher du dépliant et de l'envoyer**, accompagnée, d'un chèque à l'ordre du P.E.N. Club français, d'un montant au choix de :

- **80 €** représentant le montant de l'adhésion annuelle de membre actif : 70 € et les frais de droits d'entrée : 10 €
- **Au-delà de 80€** : adhésion de membre donateur :
- **À partir de 300 €** : adhésion de membre bienfaiteur.

Dans tous les cas, somme déductible du revenu fiscal (Organisme d'intérêt général)

P.E.N Club français

99, rue Olivier de Serres – 75015 Paris – France

Présidents de P.E.N. Club français depuis sa création

Anatole FRANCE (1921-1924) - **Paul VALÉRY** (1924-1934) - **Jules ROMAINS** (1934-1939) - **Jean SCHLUMBERGER** (1946-1951) - **André CHAMSON** (1951-1959) - **Yves GANDON** (1959-1971) - **Pierre EMMANUEL** (1973-1976) - **Georges-Emmanuel CLANCIER** (1976-1979) puis *Vice-président PEN CLUB International* (84=>) - **René TAVERNIER** (1979-1989) - **Solange FASQUELLE** (1990-1993) - Jean ORIZET (1993-1999) - **Jean BLOT** (1999-2005) et Secrétaire *PEN CLUB International* (81=> 97) *Vice-président PEN CLUB International* (98=>) - **Sylvestre CLANCIER** (2005-2012) - **Jean-Luc DESPAX** (2012-2016) - **Sylvestre CLANCIER** (2016-2017) – **Emmanuel PIERRAT** (2017-2020)

Comité exécutif :

Président d'honneur : Sylvestre CLANCIER.

Président : Antoine SPIRE.

Vice-présidents : Linda Maria BAROS, Malick DIARRA, Colette KLEIN, Philippe PUJAS

Secrétariat Général : Jean LE BOËL ; adjointe : Laurence PATON Trésorerie : Antoine ANDERSON ; adjoint : Thierry MESNY..

Autres membres du Comité, chargés de mission : Max ALHAU, Jeanine BAUDE, Philippe BOURET, Fulvio CACCIA, Monique CALINON, Francis COFFINET, Marie-Laure COULMIN, Jean-Noël CORDIER, Jean-Philippe DOMEQ, Mona GAMAL EL DINE, David FERRÉ, Jacques PELLAS, YEKTA.

Présidents émérites : Jean BLOT†, Georges-Emmanuel CLANCIER†, Jean ORIZET.

Membres d'honneur : Tahar BEN JELLOUN, Claude BER, Olivier BLEYS, Nicole BROSSARD, Noëlle CHÂTELET, Thierry CHAUVEAU, Sylvestre CLANCIER, Maurice COUQUIAUD, Michel DEGUY, René DEPESTRE, Denise DESAUTELS, Jean-Luc DESPAX, Ghislain de DIESBACH, Hélène DORION, Jean-Pierre FAYE, Bluma FINKELSTEIN, Françoise GOUPIL, Pierre GUYOTAT†, Ismaël KADARÉ, Edvard KOVAC, Werner LAMBERSY, Jean-Clarence LAMBERT, Barnabé LAYE, Daniel LEUWERS, Amin MAALOUF, Eduardo MANET, Albert MEMMI†, Sibila PETLEVSKI, Lionel RAY, Jean-Paul SAVIGNAC, Joël SCHMIDT, Frédéric-Jacques TEMPLE, Kenneth WHITE..



L'un des Centres de PEN International Organisation mondiale d'écrivains

Une première maxime se gravait au fronton de notre institution : L'ESPRIT N'EST PAS MOBILISABLE... La lutte des idées réclame la paix des peuples comme terrain naturel, tandis que la guerre des idéologies c'est un camouflage en même temps qu'une préparation de la guerre tout court !...

... Nous n'acceptons aucun prétexte pour que ces droits de l'esprit soient suspendus ; parce que nous savons bien que, si l'on en accepte un seul, il s'en découvrira bientôt mille. Toutes les circonstances deviendront exceptionnelles, toutes les situations deviendront de salut public lorsqu'il s'agira d'obtenir de l'esprit un silence ou un acquiescement commodes. Les mesures présentées comme provisoires s'éterniseront. Il se créera une prescription des droits de la pensée et de la littérature. Or, si nous, Fédération P.E.N., n'avons pas, hélas ! le pouvoir de remettre les choses en ordre dans tous les cas, nous avons du moins, celui d'assurer, par des actes appropriés, l'interruption de la prescription.

Jules ROMAINS
de l'Académie française

Discours prononcé, en tant que Président de la Fédération Internationale P.E.N., à l'inauguration du XV^{ème} congrès, à Paris, le 20 juin 1937.

C H A R T E

La Charte du P.E.N. International, basée sur les résolutions adoptées au cours de ses congrès, peut être résumée comme suit :

Le P.E.N. affirme que :

1° La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.

2° En toute circonstance, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.

3° Les membres de la Fédération useront en tout temps de l'influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.

4° Le P.E.N. défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations, et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare pour une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le P.E.N. affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et, comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du P.E.N. tout écrivain, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, son origine ethnique, sa langue, sa couleur ou sa religion.

ACTIVITÉS – ÉVÉNEMENTS

- Édition d'une lettre d'information numérique
- Hommage à des écrivains et des poètes français et étrangers pour l'ensemble de leur œuvre, soit à titre posthume soit de leur vivant.
- Organisation et/ou participation à :
 - La réunion mondiale annuelle de tous les P.E.N. en assemblée générale et débats en tables rondes : mises au point de dispositions et d'actions à suivre face à des événements concernant les écrivains
 - Des colloques et festivals littéraires ou de poésie à l'étranger
 - Colloques et échanges internationaux organisés par le P.E.N. International
 - Rencontres, manifestations littéraires, dîners-débats, présentation d'ouvrages d'écrivains français et étrangers en leur présence, leurs invités et les nôtres.
 - Membre des Comités de la Paix, des écrivains en prison, des droits de la femme, de la diversité linguistique et de la traduction littéraire.
 - Le P.E.N. Club est accrédité auprès de l'UNESCO.
 - Ces événements sont accueillis dans des lieux prestigieux comme La Société des Gens de Lettres, La Maison des Écrivains, La Maison de l'Amérique latine, La Maison de la Poésie, l'Institut du Monde arabe, le siège du P.E.N. Club français, etc. Ils sont ouverts aux membres du P.E.N. Club, aux Amis du P.E.N. Club, à la presse sur invitation, et au grand public qui en est informé par invitation et/ou par la presse.

EXTRAIT DES STATUTS

Les Centres P.E.N. réunissent dans chaque pays les écrivains qui souhaitent établir des relations personnelles entre eux et leurs confrères étrangers, faciliter de toutes manières la circulation des ouvrages de l'esprit et les échanges littéraires. Les membres de la Fédération P.E.N. s'engagent à se conformer aux principes de la « CHARTE » formulés par les congrès de Bruxelles, Lugano et Édimbourg.

P.E.N. Club français
99, rue Olivier de Serres
75015 Paris

Tous droits réservés.